



Henri Rech

Notre monde vient d'en trouver un autre

Henri Rech

Notre monde vient
d'en trouver un autre

© Henri Rech, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8688-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Tout ce qui vit est à la recherche d'un monde meilleur. »

Karl Popper

« On dirait que le hasard et la nécessité poursuivent leur chemin triomphal et organisateur. On dirait que Dieu, qui a déjà fait beaucoup en inventant l'univers et la vie, se prépare à la retraite et choisit ses successeurs. »

Jean d'Ormesson, *Un hosanna sans fin*

Une nuit de pleine lune

Haïlé avait versé trois mille dollars au passeur en échange de deux gilets de sauvetage et de la promesse de deux places, pour lui et son épouse, pour Lampedusa, sur un bateau neuf piloté par un capitaine expérimenté, avec seulement soixante-quinze personnes à bord.

En réalité, lors de l'embarquement, le 4 septembre 2017 aux alentours de 21 heures, plus d'une centaine de candidats à cette traversée sont entassés à la hâte et avec brutalité, sur un vieux bateau de pêche en bois. Certains n'ont pas de gilet de sauvetage. Un des passeurs arrache celui qu'Haïlé tenait imprudemment dans sa main pour le donner à un homme vindicatif qui réclame le sien. À quelques centaines de mètres de la plage de Sabratha, le « capitaine expérimenté » quitte précipitamment le navire sur un Zodiac après avoir confié la barre à un des passagers qui se trouvait innocemment à ses côtés, avec comme seule directive « tu gardes ce cap, l'aiguille doit rester sur cette position ». Affolé, le nouveau barreur demande de l'aide. Un homme à la voix grave se propose alors pour prendre sa place, il dit qu'il a déjà piloté des embarcations... Des pêcheurs croisés en chemin donnent, par gestes, des indications sur la direction à suivre : tout droit, vers le nord. Le soleil s'enfonce à l'horizon, empourprant le ciel et lustrant les vagues de reflets sanglants, avant de disparaître en ouvrant la porte des ténèbres à l'angoisse des passagers. Seuls le sourd ronronnement du moteur, le bruit du ruissellement de l'eau sur l'étrave et le roulis attestent de la progression du bateau. Bientôt, la lune se lève, son disque d'argent répand une pâle lueur sur l'immense espace marin où le regard se perd dans un horizon aux lointaines promesses. Pas de vent, mer calme, heureusement car l'eau parfois affleure au plat-bord. L'espoir renaît dans le cœur des migrants, serrés les uns contre les autres et dont les visages noirs se fondent dans la nuit. Quatre heures environ après le départ, une voie d'eau apparaît sur le bordé tribord, provoquant un mouvement de panique qui déséquilibre immédiatement le bateau et provoque son chavirage. Des cris, des lamentations, des pleurs envahissent la surface de l'eau, sous l'œil de la lune aux reflets mouvants, tandis que le bateau coule d'un coup en vomissant en grandes éructations l'air de ses entrailles, éparpillant par les remous les maigres bagages remplis de rêves d'une

vie meilleure et relâchant pêle-mêle des filets de pêche rapportés en surface par leurs flotteurs, des pare-battages avec leurs cordes d'amarrage, des bouteilles et bidons en plastique, un vieux gilet de sauvetage et du mazout qui se répand en nappe et dégage une odeur insupportable. Haïlé, éloigné de Saba lors du naufrage, la rejoint à la nage. Elle porte son gilet qui les soutient difficilement tous les deux, il la serre fébrilement dans ses bras pour la consoler et la réchauffer. Plus loin, un homme noir, jeune, grand et athlétique parle en français à une femme qui hurle de chagrin en voyant son bébé en train de se noyer. L'homme rattrape le nourrisson dont les cris témoignent qu'il vit toujours, il saisit le vieux gilet à la dérive, y dépose le petit corps délicatement en tentant de l'attacher pour qu'il ne tombe pas. « Non, attends, donne-le-moi, je vais le consoler d'abord ». Il saisit deux bidons d'eau qui flottent alentour, en donne un à la femme et met l'autre, presque vide, sous son blouson. Un des naufragés tire avec précaution un téléphone portable d'une poche plastique, puis dit d'un ton résigné et désespéré, « c'est inutile, il n'y a aucun réseau, nous allons mourir... que Dieu nous vienne en aide ! » Il tend à bout de bras son appareil à la lampe allumée, dans un geste dérisoire d'appel au secours, jusqu'à l'épuisement. Quelques heures plus tard, le silence s'est étendu sur les flots, la lune poursuit sa course vers l'ouest et déjà une lueur apparaît à l'orient. Saba s'est évanouie, maintenue en surface par son gilet, Haïlé a lâché prise, seul le haut de son crâne émerge de l'eau.

Le grand homme noir parlant français a quitté ses chaussures trop lourdes, encore éveillé, allongé sur le dos, il regarde le ciel et la lune dont la clarté se brouille dans un halo de brume et se dit que bientôt le soleil va se lever et que peut-être, si Dieu le veut, ils seront secourus. Il sait qu'il faut bouger pour ne pas s'engourdir, il peut encore remuer ses jambes, mais elles sont déjà, ainsi que ses bras, étourdiées par le froid. Il finit par s'endormir.

Le soleil qui s'élève dans la somnolence vaporeuse du matin chasse la brume légère qui flotte au-dessus des eaux et réveille le grand homme, qui constate qu'autour de lui voguent des corps immobiles soutenus en surface par leur gilet orange. Il a froid, il ne sent presque plus ses pieds, ses mains sont ankylosées, il a faim. Il regarde autour de lui. Il appelle la femme au bébé « Awa ! Awa ! Où es-tu ? » Elle ne répond pas. Il lui semble la voir flotter à quelque distance, il exécute quelques brasses pour s'en approcher. C'est bien elle, mais le bébé n'est pas dans ses bras, ni sur le vieux gilet que la brise a emporté plus loin, il la secoue... ses bras sont raides et froids. Ses yeux ouverts ne clignent plus. Il fait

une nouvelle tentative pour obtenir une réponse, en vain. Il appuie doucement, d'une main tremblante, sur ses paupières pour les fermer. « Quel malheur ! dit-il, elle est si jeune ! »... Il lui semble apercevoir au loin, lorsque la houle le soulève un peu, la silhouette d'un bateau. Il fait de grands signes et lance des appels, aussi fort qu'il le peut. « S'il pouvait venir par ici ! pense-t-il ». Le soleil le réchauffe un peu. À quelque distance de lui, il entend une femme qui pleure et tente de soulever hors de l'eau la tête d'un homme. Voyant qu'il la regarde, elle lui dit en anglais au milieu de sanglots « *Hailé is my husband... my love... my so lovely husband. He is dead... drowned ! I want to die with him !* ¹ » Il n'a pas la force de répondre, il pense simplement « non, ne fais pas ça, on va nous secourir ». La journée s'écoule sans qu'aucun bateau ne passe dans les environs. Parfois, un cri déchire le silence, un cri de peur ou d'insulte, un appel à l'aide, une prière. Puis le soleil se couche. Le grand homme n'a plus la force de bouger, il se dit « il est plus facile de mourir quand on ne meurt pas seul » et, à son tour, son esprit bascule dans la nuit. Le calme sur la mer règne alors comme un malentendu sur des espérances évanouies, ça et là, entre des corps sans vie, au-dessus des flots noirs s'élèvent des vapeurs, comme si la mer suait le malheur.

L'avion en provenance de Miami, qui devait arriver à 10 h 47, atterrit avec cinq heures de retard sur le tarmac de l'aéroport international Rohlson de Sainte-Croix, dans les îles Vierges. Helen Nielsen a rendez-vous à Christiansted avec d'autres touristes, afin d'embarquer sur un voilier vers l'île Saint John pour un séjour de plongée. Elle a appelé l'agence pour dire qu'elle serait en retard, on l'a rassurée, elle sera attendue. Elle ne connaît aucun des membres de ce groupe de vacanciers plongeurs et se demande si elle est la seule dans cette situation, ou si d'autres, comme elle, ont emprunté ce vol. Après avoir récupéré ses bagages, elle aperçoit, dans le hall d'accueil, un homme vêtu d'un costume blanc, coiffé d'un Panama de la même couleur, le visage arborant une barbe de quelques jours et tenant à hauteur de sa poitrine une pancarte sur laquelle sont inscrits trois noms : « Helen Nielsen, Jane Murphy, James Murphy ». Il est en train de discuter avec un jeune couple. Elle, vêtue d'une robe bleue à pois blancs, lui en chemise et short de couleur beige portant un sac à dos sur l'épaule, avec deux grands sacs de voyage à leurs pieds. Ils semblent scruter la foule, peut-être à sa recherche. Lorsque Helen les rejoint, ils lui offrent un beau sourire et leurs mains à serrer. Jane et James viennent eux aussi de débarquer du vol de Miami

apprend-elle en même temps que le nom, Julio, du chauffeur chargé de les récupérer. Ce dernier dispose tous les bagages sur le chariot qu'il a amené et les conduit tous les trois jusqu'au parking où il a garé sa voiture. Au cours de ce parcours, Helen apprend que le couple Murphy a gagné ce séjour, comme elle, en répondant sans conviction à un concours organisé par une célèbre marque de matériel de plongée. Ils ont découvert ce sport lors d'un voyage à la Jamaïque et en conservent un excellent souvenir.

— Le gros de la troupe des plongeurs est déjà parti, à midi, leur explique Julio avec un fort accent espagnol, sur le Sea Wolf 45 de Virgin Watersports. L'agence vous propose de vous acheminer jusqu'à Coral Bay en vedette à moteur afin que vous puissiez rejoindre au plus tôt le reste du groupe et assister à la soirée d'accueil. Le trajet devrait durer un peu plus d'une heure.

— Merci de nous accueillir ainsi, répond Jane, je me sens enfin en vacances !

« Me voilà rassurée », pense Helen, appréciant l'accueil qui est réservé aux retardataires.

— As-tu déjà fait de la plongée ?

— Non, c'est la première fois, répond Helen à Jane... Enfin, pour préparer ce séjour, j'ai fait une initiation en piscine et j'ai hâte de découvrir les fonds marins dans un espace plus étendu et plus séduisant qu'un bassin rempli d'eau chlorée !

— Tu vas voir, c'est épatant !

Tout en continuant à discuter, les deux femmes prennent place sur les sièges arrière de la Jeep Renegade garée devant les arcades soutenant la longue façade de l'aéroport, tandis que James s'installe à côté du chauffeur.

Jane et James tiennent un commerce de quincaillerie à Rockville, dans la banlieue de Washington, ils n'ont pas encore d'enfant.

— ...

— Diplômée du MIT² ! Félicitations ! Tu entends, James ? Département d'aéronautique et d'aérospatiale ! Tu dois en connaître un rayon sur le ciel et les étoiles !

En quelques minutes sur le trajet de l'aéroport à l'embarcadère, les trois passagers échangent les raisons de leur présence sur cette île des Antilles

américaines, quelques futilités de leur existence et des parcelles de leur histoire.

Arrivés au ponton avec leurs bagages, Julio les aide à les embarquer sur le bateau.

Le capitaine déjà affairé à mettre les moteurs en route déclare son nom au cours d'une brève poignée de main qu'il donne à chacun, mais dans le bruit des machines, quand vient son tour, Helen ne l'entend pas. L'homme a l'air pressé... « Prenez place où vous voulez ! Si vous allez sur le pont, quittez avant vos chaussures ! ordonne-t-il. »

Julio aide le capitaine à larguer les amarres et fait ensuite de larges signes avec ses bras, en agitant son chapeau, pour saluer les touristes qu'il a accompagnés.

Dès la sortie du port, le capitaine accélère le petit yacht qui file à plein régime.

Il est déjà presque 6 heures de l'après-midi. Helen s'est installée sur la banquette à deux places devant la cabine de pilotage, assise, appuyée sur ses coudes, respirant l'air du large, dans la chaleur de cette soirée du 5 septembre, les cheveux au vent, balancée par le tangage, bercée par le bruit des vagues qui, sous l'étrave, en chuintant, s'ouvrent comme des sourires de la mer en déversant des lèvres d'écume. Puis elle s'allonge et, les yeux au ciel, laisse errer son esprit. Le soleil a amorcé sa chute vers l'ouest. C'est l'heure délicieuse où ses rayons caressent la peau sans éblouir le regard. Elle pense à David qui n'a pas voulu l'accompagner, elle songe au dernier repas pris avec lui au cours duquel il avait trop bu, aux questions qu'il lui avait posées sur sa famille... Elle veut oublier tout ça... ce séjour devrait le lui permettre. Jane vient la rejoindre sur ce petit espace. Helen se pousse un peu pour lui faire de la place et remarque qu'elle aussi a quitté ses chaussures. Jane s'assoit, étend ses jambes, s'appuie sur le dossier et se met à lire un exemplaire de National Geographic jusqu'à ce que la nuit tombe, rapidement, comme elle le fait sous ces latitudes.

— Tu dors, Helen ?

— Non, le spectacle est trop beau pour ne pas en profiter.

Le soleil a plongé dans la mer, comme pour se guérir de son incandescence, enflammant encore quelques nuages avant de disparaître, la lune s'est levée à l'est, au-dessus de l'horizon, majestueuse, semblant vouloir prendre possession de l'espace ainsi libéré. Sa blanche clarté éteint les étoiles les plus indécises et dévoile l'horizon sans pour autant percer les abîmes gisant sous les flots noirs

entourant le bateau.

— Penses-tu qu'il existe des gens qui nous regardent de là-haut ?

— Peut-être, on découvre régulièrement des exoplanètes dont certaines sont susceptibles d'héberger la vie.

— J'ai lu ça en effet.

— En fait, on ne sait pas si la vie, telle que nous la connaissons, apparaît inévitablement lorsque l'environnement la rend possible, ou si au contraire les chances de son éclosion sont infimes... Autrement dit, on ne sait pas si les mécanismes d'organisation de la matière en œuvre depuis le Big Bang conduisent inévitablement à la vie lorsque les conditions de son apparition sont réunies.

— J'ai lu aussi que l'on avait envoyé des messages dans l'espace à destination des extraterrestres.

— Oui, mais ces bouteilles à la mer ont peu de chances d'être un jour récupérées, et si cela survenait, nous aurions sans doute déjà disparu, je veux dire, nous les humains...

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Nous n'avons jamais capté nous-mêmes de signaux émis par des êtres intelligents, vivant sur d'autres planètes. Certains scientifiques prétendent que la période au cours de laquelle une espèce comme la nôtre est capable d'envoyer ou de recevoir des signaux de l'espace est infime à l'échelle du temps cosmique, autrement dit, la durée de notre existence en tant qu'espèce communicante est trop faible pour que nous puissions recevoir ces messages.

— Tu penses alors que notre espèce est destinée à disparaître ?

— C'est le sort des espèces en général. Dans l'histoire de notre planète, beaucoup d'entre elles ont disparu. Pour la plupart, on ne sait pas pourquoi ni comment. La nôtre risque le même sort.

— Nous savons pourtant nous soigner, notre espérance de vie ne cesse de croître.

— Oui, mais nous sommes menacés par d'autres cataclysmes : un gros

bouleversement climatique, un virus mortel que l'on ne saura pas soigner, la guerre nucléaire, une grosse météorite percutant la Terre...

— Crois-tu ce que l'on dit à propos du climat ?

— À vrai dire, je ne sais pas où nous allons. On sait que les changements climatiques, alternances de périodes glaciaires et de réchauffement, ont toujours existé dans l'histoire de notre planète, mais ces renversements prenaient beaucoup de temps. Nous avons l'impression que nous assistons actuellement à un phénomène d'installation excessivement rapide, aussi bien pour le climat que pour l'extinction des espèces, en particulier des insectes.

Soudain, une bourrasque emporte la revue de Jane posée à côté d'elle, les arrachant brutalement toutes les deux à leur paisible discussion sur le sort de l'humanité. Un nouveau coup de vent vient les convaincre que le temps est en train de changer. Ensuite, les vagues deviennent plus fortes, la lune disparaît derrière un voile de brume, le vent forcit, faisant moutonner les vagues en projetant des embruns. Il faut se résoudre à entrer rapidement dans la cabine où le capitaine, le visage tendu, est en discussion sur un appareil VHF devant les yeux médusés de James. « On me dit de retourner vers Sainte-Croix, un ouragan est en train de frapper l'archipel. Mettez vos gilets, je les ai sortis, ils sont posés sur la banquette derrière moi. » puis en espagnol sur un ton de reproche désespéré : « Cabrón de Julio ! No debería haberte escuchado : *jesta tormenta no es para aquí !* »³

Alors que le bateau est en train de virer de bord, une déferlante vient s'écraser sur le cockpit, inondant partiellement le carré et alourdissant la vedette. Le capitaine pousse à fond les deux moteurs Volvo dans l'espoir d'échapper à la cavalcade furieuse des vagues scélérates lancées à sa poursuite. En vain, une énorme lame soulève le bateau dont les moteurs se mettent à rugir tandis que les hélices tournent rageusement hors de l'eau. Les occupants et les objets non arrimés de la cabine sont projetés contre les parois, pendant que le capitaine cramponné à la barre parvient à rétablir l'équilibre. De son front se met à couler un filet de sang qui goutte le long de son épaule nue et de son coude pour se mêler tout doucement à l'eau qui baigne le fond du carré. Les trois passagers, sidérés par l'effroi, ne disent mot, tentant de résister aux convulsions de la mer en s'agrippant où ils le peuvent. Soudain, un des moteurs a des embardées puis

s'arrête, cependant que, dans un vacarme assourdissant, des rafales roulent dans l'espace, projetant furieusement des paquets de mer sur les hublots qui vibrent d'affolement, enflammés parfois par un éclair illuminant le carré et les visages épouvantés. Une nouvelle vague soulève le bateau. La vétusté, la sollicitation excessive, l'eau qui pénètre partout, qui noie peut-être les circuits, ont raison du deuxième moteur. Le bateau devient alors incontrôlable, la porte à glissière de la cabine cède sous le poids des paquets de mer qui s'engouffrent comme des taureaux dans une arène, culbutant les occupants dont un, Helen, est éjecté lors d'un dernier coup de boutoir avant que l'embarcation ne sombre dans les eaux noires, emportant les deux autres passagers et le capitaine.

Comment ai-je rencontré Helen ? Comment ai-je connu l'histoire des autres personnages en train de se noyer en mer Méditerranée ? Nous allons le découvrir bientôt...

Chapitre I : Le grand voyage

Mon naufrage

Loïc m'a expliqué les manœuvres à appliquer en fonction du temps et de la force du vent, je sais depuis notre sortie d'essai autour de l'île de Ré, me servir des instruments de bord, me repérer sur des cartes marines, lire les bulletins météo. Je prends mes quarts lorsque Loïc va dormir et, lorsque nous sommes réunis, nous parlons de nos projets, de nos aventures d'adolescents au lycée, des gens que nous connaissons en commun, de la mer, de nos lectures, de nos musiques préférées... L'escale à Horta, aux Açores, me laisse le souvenir d'un délicieux repas au restaurant Principe Gastro-bar où nous partageons un *peixe côco et un peixe verao*, le tout arrosé de bon vin du Douro. Les alizés nous portent ensuite vers les Petites Antilles que nous abordons entre Marie Galante et la Guadeloupe le 3 septembre au soir, pensant arriver à Saint Martin au plus tard le 5 septembre. Dans la soirée, nous recevons un bulletin météo concernant l'évolution d'une tempête tropicale qui s'est formée dans l'Atlantique vers le 30 août. Elle est en train de se transformer en ouragan qui prendra le doux nom d'Irma. Concernant sa trajectoire, le flash info dit : « ... *celle-ci reste toujours aussi incertaine. En effet, son passage est toujours prévu au plus près de l'Arc antillais. Cependant, à la vue de sa dernière trajectoire, l'ouragan Irma semble passer un peu plus au nord et concerner, de ce fait, la partie nord de l'Arc antillais. Il devrait évoluer en ouragan 4, voire 5, à l'approche de ces îles, entre le lundi 4 et le mardi 5 septembre 2017.* » Je me souviendrai toute ma vie, mot pour mot, de ce bulletin dont je fais entendre le rappel à Loïc plusieurs fois, sans pour autant ébranler sa décision de conduire le bateau jusqu'à Saint Martin dans les délais qu'il s'est fixés. « Arrête ! me crie-t-il, tu es ridicule avec ton bulletin de m., tu as peur de quoi ? La météo ? Ils ne savent même pas si c'est une tempête ou un ouragan, et ils ne savent même pas où ça va passer ! Il fait beau, le bateau avance bien, que veux-tu faire de mieux ? » Lorsqu'il commence à prendre la mesure du danger qui nous menace, il est trop tard ! La suite est un cauchemar. D'énormes vagues précèdent les vents. Puis l'arrivée des premières bourrasques nous oblige à réduire la voilure, ensuite à naviguer à sec de toile et à

jeter une ancre flottante pour tenter de stabiliser le bateau dans l'axe du vent. Rapidement, le catamaran devient incontrôlable, d'énormes paquets de mer déferlent sur le pont et la nacelle dans un vacarme assourdissant. Nous nous réfugions à l'intérieur, fermons les écoutilles en espérant pouvoir y rester à l'abri jusqu'à la fin du passage de l'ouragan. Nous sommes régulièrement projetés contre ses parois, partiellement protégés des chocs par nos gilets de sauvetage. Puis nous entendons un craquement et une voie d'eau apparaît au-dessus de nous, remplissant par vagues le cockpit. Nous décidons d'utiliser un des canots de survie. Il est prévu pour quatre personnes et doit pouvoir nous sauver. Nous avons du mal à l'extraire de son caisson et la dernière image dont je me souviens est celle de ce radeau orange en train de se gonfler.

Avant le naufrage

Je suis né le 15 avril 1988 dans la ville de Toulouse. Mon père, Noël Robinson, travaillait alors comme ingénieur dans un bureau d'études après avoir quitté un emploi dans la construction de centrales géothermiques en Afrique de l'Est. Ma mère, Maria Stephanopoulos, dont les parents avaient émigré en France en 1972, fuyant la dictature des colonels, s'est occupée de moi, dès ma naissance, avec une attention particulière, après avoir quitté provisoirement son emploi de juriste dans un organisme public. J'avais un frère aîné que je n'ai jamais connu. La mort subite du nourrisson l'avait arraché à l'affection de mes parents qui avaient failli ne pas s'en consoler. Ceci explique probablement toute l'attention que ma mère a voulu porter à Théo, son deuxième enfant, de sa naissance à sa propre disparition à elle.

Théo, c'est mon prénom, il était, vous l'avez compris, porteur de beaucoup d'espoirs pour mes parents. L'enfance est une promesse faite à un inconnu qu'on appelle *avenir*. Nul ne peut prédire ce qui résultera de leur rencontre que l'on nomme *le destin*. Ainsi nul n'aurait pu imaginer la suite de mon histoire. Je vais vous la raconter, sachant que certains ne voudront pas y croire tant elle est remplie d'événements dramatiques, improbables et extraordinaires.

Mais revenons à mes débuts dans la vie. Je suis donc né quelques années avant que la France ne triomphe pour la première fois à la Coupe du monde de football qu'elle avait organisée. C'est peut-être pour cela que, dès mon adolescence, je me prends d'affection pour le ballon rond et suis inscrit dans un club où je découvre le sens de l'effort, des règles et de la discipline sportive, tout en me faisant des camarades de jeu.

Je vis une enfance heureuse, dans un environnement familial débordant d'affection, avec comme compagne de jeu une chienne labrador que nous avons baptisée Réglisse en raison de son pelage noir intense et luisant. Avec mes parents, je voyage en Europe puis en Afrique de l'Est. Ma mère nous fait visiter la Grèce, son pays, et la ville de Kalamata où elle a grandi, Nauplie, Athènes... Mon père veut nous faire découvrir le Kenya, l'Éthiopie, la Tanzanie, pays où il avait travaillé du temps de son précédent emploi.

Dans ma prime enfance, ma mère me couvre d'affection dans la journée et, le

soir, me raconte des histoires avant de m'embrasser pour me souhaiter bonne nuit. Après le dîner, j'attends avec impatience ces instants de bonheur au cours desquels je jouis de la tendresse maternelle en même temps que de la découverte de mondes merveilleux. J'aime me caler sur ses genoux, sentir son parfum dont je sais que je l'emporterai un peu avec moi dans la nuit, j'aime sentir son haleine chaude qui arrive avec les sons sur mes oreilles, j'aime quand elle me serre dans ses bras à la fin et qu'elle recommence la lecture parce que je l'en implore. Les lectures qui m'enthousiasment le plus alors sont les contes des Mille et une Nuits, mais j'aime aussi les fables d'Ésope ou sa façon à elle de me raconter, de mémoire, la Guerre de Troie ou le voyage d'Ulysse, ou encore la querelle entre Prométhée et Zeus.

Lorsque je sais enfin lire, je me plonge dans des bandes dessinées qui traînent dans la bibliothèque de mes parents, je dévore la collection des Tintin, d'Astérix et la version enfantine de Robinson Crusoé. Plus tard, je découvre avec ravissement les aventures de Harry Potter, avec émerveillement les romans de Jules Verne ; avec curiosité le *voyage autour du Monde de la Boussole et de l'Astrolabe* de Jean-François de Lapérouse ; avec admiration le *Voyage d'un naturaliste autour du Monde* de Charles Darwin et avec la curiosité frémissante de l'aventurier le *Flamand des vagues* de Jan Van Dorp. Toutes ces lectures, surtout les dernières, me font rêver d'aventures et de voyages, et remplissent ma tête de pensées vagabondes.

Lorsque la question se pose de savoir ce que je ferai après mon baccalauréat, mon père formule l'espoir que je sois archéologue, anthropologue, ou biologiste, ou à la rigueur médecin. C'était peut-être un rêve à lui, un rêve découvert alors qu'il était trop tard ? Je suis alors partagé entre mon penchant pour le voyage et le désir de répondre à l'attente de mes parents.

À dix-huit ans, je m'inscris à la faculté de médecine. À vingt-sept, j'ai terminé mon internat en médecine générale, seule spécialité qui me paraît correspondre à mes aspirations à soigner les patients et pas seulement leurs maladies. Pendant ce long parcours, je rêve d'évasion et de voyages maritimes.

Très tôt dans mon existence, j'avais compris que mon père avait ramené d'Afrique une passion qui n'avait rien à voir avec son métier, sa formation ou ses activités. Lorsqu'il discutait de ce continent et de ses séjours au Kenya, en

Tanzanie ou en Éthiopie, il ne parlait pas ou rarement de ses travaux d'ingénieur, des chantiers auxquels il avait participé, des rencontres avec les peuples d'Afrique, non, il racontait, avec des éclats dans les yeux, l'histoire de découvertes de crânes, de mandibules, de dents, de traces de pas et même de squelettes entiers, datant de plusieurs millions d'années que, dans mon imaginaire d'enfant, je n'arrivais pas à situer par rapport à la vie d'Adam et Ève qui, selon la Bible, étaient les premiers humains à habiter notre planète.

Au hasard des vacances scolaires, nous avons visité avec lui tous les sites, musées, toutes les grottes et expositions de la région et au-delà, en relation avec nos ancêtres d'Aurignac, nos cousins de Tautavel ou de Néandertal.

Lors d'un voyage au Kenya, après ma réussite au baccalauréat, il avait voulu nous amener, ma mère et moi, au bord du lac Turkana où avaient eu lieu, du temps de ses séjours, ces découvertes extraordinaires réalisées par Richard Leakey et son équipe, et notamment celle du garçon de Nariokotome, un squelette presque complet, répertorié fossile KNM-WT 15 000, d'un adolescent de grande taille, daté de 1,5 à 1,6 million d'années avant notre ère et rattaché à l'espèce *Homo ergaster*. L'original n'était pas visible en raison de travaux dans le *National Kenyan Museum*, mais nous avons déjà pu observer, au cours de nos pérégrinations « paléotouristiques », une reproduction du « squelette le plus complet jamais découvert de cette période », au musée de l'Homme à Paris, comme il en existe au National Museum of Natural History à New York ou à Londres.

« Leakey⁴, disait-il, pensait que ces individus maîtrisaient le langage sur la foi d'une analyse minutieuse des empreintes laissées sur la table interne du crâne par les circonvolutions cérébrales. »

Malheureusement, en raison de l'insécurité régnant dans cette région en 2008, nous avons dû renoncer à ce déplacement sur les traces du célèbre garçon du Turkana.

Dans une dernière tentative de gagner ces lieux qu'il affectionnait tant, dans cette vallée du Grand Rift où la célèbre Lucy avait vécu, un peu plus au nord sur le site d'Hadar en Éthiopie, deux millions d'années plus tôt, nous passâmes par Nyeri, à l'ouest du mont Kenya, pour nous rendre sur la tombe de Baden Powell⁵ dans le cimetière St Peter's. C'est là que mon père, Noël Robinson, me raconta l'histoire de ces découvertes paléoanthropologiques si importantes à ses yeux.

J'en ai oublié les détails, mais ce dont je me souviens, ce sont ces paroles :

« Vois-tu, ces gens ont laissé des traces, sans le vouloir, témoignages lointains de leur propre existence avec les os fossilisés de leurs squelettes, des indices de leur marche dans le sable, de leurs activités avec leurs outils et plus tard, leurs bijoux, leurs statuettes, leurs peintures énigmatiques sur les parois des cavernes. Que restera-t-il de nous dans un million d'années ? La plupart de ces espèces : Australopithecus, homo erectus, homo ergaster, l'homme de Denisova, de Flores, de Neandertal, homo heidelbergensis et autres homo Rudolfensis... ont disparu, nous ne savons pas comment ni pourquoi. Peut-être que votre génération le comprendra un jour ? Ces espèces se sont éteintes avant d'avoir pu écrire leur histoire. Nous avons ce privilège de pouvoir laisser une trace de notre pensée, de nos connaissances, de nos croyances, de nos musiques, de nos mythes, de notre art, de nos techniques, nous avons la chance de savoir nous soigner, de pouvoir lutter contre les épidémies, nous avons compris les avantages de la paix... mais ne sommes-nous pas trop nombreux sur cette terre, ne va-t-elle pas se venger d'avoir été envahie, dégradée, d'avoir vu ses animaux et ses plantes domestiqués à notre seul profit, de n'avoir reçu en échange que quelques espaces et espèces sauvages, comme ici en Afrique de l'Est avec le Serengeti, Amboseli, le Massai Mara ? »

Comme ta mère, j'avais conservé de mon éducation religieuse chez les jésuites une sorte de foi en un Dieu à la fois juge et rédempteur, mais contrairement à elle, je nourrissais de gros doutes sur la vie dans l'au-delà. Ces découvertes sur le roman de l'humanité survinrent comme un révélateur de l'existence d'une autre histoire que celle contenue dans les Écritures saintes, une histoire à découvrir pour moi et dont les premiers chapitres se trouvaient dans les livres écrits par des naturalistes, des paléoanthropologues et des biologistes. »

Je me souviens de l'attitude de ma mère dans ce cimetière : la main gauche posée sur la pierre tombale, la main droite tendrement appuyée sur l'épaule de son mari, comme pour l'aider à libérer sa pensée par un discours qu'elle avait probablement déjà entendu, auquel elle n'adhérait sans doute pas complètement, mais qu'elle respectait par amour.

« J'ai compris que nous les humains, que les animaux et les êtres vivants en général, sommes d'une seule essence, issus de la terre, faits de l'assemblage d'atomes réunis par le miracle de recettes concoctées depuis des millions d'années sous l'effet du hasard, des lois et des contraintes qui nous entourent,

recettes qui ont pour rôle de mettre un peu d'ordre dans la soupe moléculaire afin que nous puissions les transmettre de génération en génération. Individuellement, nous ne sommes rien avant la rencontre victorieuse de deux gamètes et la poursuite de leur aventure dans le ventre des mères, nous avons ensuite, pendant un laps de temps infime au regard de la durée de vie de l'univers, la conscience d'exister, jusqu'à ce que la lumière qui brille en nous s'éteigne pour l'éternité, précédant la dislocation de nos composants qui partiront en fumée et cendres ou iront constituer la pitance de bactéries. J'ai compris que nous sommes condamnés à disparaître corps et âme et à ne survivre que dans l'esprit des vivants le temps de leur propre vie et, pour certains, comme cet ancien militaire fondateur du scoutisme, pendant quelques années de plus dans les livres d'histoire. »

Ce discours m'avait un peu abasourdi. Je croyais mon père optimiste, visiblement il ne l'était pas sur le sort de l'humanité. Je l'avais imaginé croyant, il ne l'était pas. Toutefois, son bonheur à revoir les paysages d'Afrique, son enthousiasme à nous faire découvrir la faune des parcs, son entente joviale avec le chauffeur avec qui il s'était mis à parler swahili, gommèrent rapidement cette étrange sensation que j'avais éprouvée à l'écouter parler.

L'impossibilité d'aller marcher sur les traces du garçon de Nariokotome avait pour avantage de nous accorder plus de temps pour visiter d'autres sites dans ce pays magnifique : admirer les Thomson Falls, observer le vol majestueux des flamants roses sur le lac Nakuru et rejoindre le Massai Mara pour découvrir dans la lumière rousse du soir et le bruissement de la savane les hautes silhouettes des girafes promenant élégamment leur regard altier sur le petit monde des phacochères, des zèbres, des gazelles et autres herbivores, tandis que, tapis dans l'herbe, une dizaine de lions digéraient leur dernier repas en jouant avec leurs petits et que des éléphants avançaient de leur pas lourd et décidé vers la rivière pour s'y plonger.

Un an après la soutenance de ma thèse, qui s'est déroulée dans une atmosphère de joie et de fierté familiale, mes parents sont tués dans un accident de la circulation. Je suis anéanti par cette disparition des êtres que j'avais de plus chers au monde, par la privation brutale et définitive de leur présence qui me rend orphelin, me fait affronter le plus grand malheur rencontré dans ma vie, et me plonge dans une profonde mélancolie dont je ne sors qu'après m'être

convaincu de revisiter certains des pays où je me suis senti heureux avec eux. Je commence mes voyages par l'Italie : Florence, Sienne, Rome, Venise. Puis la Grèce. À Kalamata, je veux revoir la maison où ma mère a passé sa jeunesse, la maison devant laquelle elle avait versé des larmes sur les souvenirs et les blessures de son enfance. Le rez-de-chaussée autrefois occupé par la librairie de mon grand-père a été transformé en magasin de vêtements... Je me rends compte que le monde change, que son évolution ne se préoccupe pas de la nostalgie. Pourtant, ces lieux que j'avais visités dans l'insouciance de mon adolescence, ces lieux chargés de tant d'émotions, loin de m'ôter de la douleur, me remplissent d'une tristesse infinie.

Au printemps, je me rends en Afrique de l'Est, au Kenya, pour une mission médicale humanitaire de prise en charge des personnes affectées par le VIH. Les contacts avec la population locale, les malheurs qui l'accablent, l'espoir que suscitent nos actions, me permettent de relativiser ma propre souffrance, et au travers des soins, de me sentir utile. Cette mission se déroule dans un pays où j'avais éprouvé tant de bonheur et d'émotions avec mes parents, un des derniers visités avec eux, tout ceci me réconcilie un peu avec la vie, peut-être est-ce l'effet du temps qui adoucit les maux, le sentiment que je peux exercer mon métier utilement, ou la sensation que j'ai d'avoir accompli un rite et d'être parvenu au bout du chemin des évocations nostalgiques de ma vie d'enfant et d'adolescent et que je peux enfin vivre ma propre vie d'adulte ? Peut-être aussi parce que, comme l'écrit Henning Mankell dans son dernier livre : « Si l'on n'a pas connu un très grand chagrin, on n'a sans doute pas accès à la pleine valeur de l'existence. Le chagrin doit vivre en nous pour que son contraire puisse devenir visible ».

Avant de quitter le Kenya, je me rends sur la rivière Mara pour observer dans la lumière du soir la silhouette des girafes qui avancent majestueusement dans la savane et dont la tête semble vouloir rejoindre les étoiles, je veux encore entendre le chuchotement de la voix de maman qui me dit « que c'est beau ! » puis dans le cimetière de Nyeri, je vais écouter encore une fois le discours de papa et embrasser la mémoire de mes parents en leur disant que le garçon qui a marché dans leurs pas, et qu'ils ont tant chéri, les aime pour l'éternité.

Un jour, Loïc, un de mes amis, me propose d'embarquer sur un voilier se rendant aux Antilles. Il a mission de conduire un catamaran de croisière de

La Rochelle à Saint-Martin et cherche un équipier. Il sait que je pratique le dériveur, il connaît aussi ma totale inexpérience de la navigation en haute mer, mais me rassure. « J'ai besoin de quelqu'un qui sait naviguer sur un voilier, lire des instructions sur un écran, rester éveillé quand je dormirai et je sais que pour tout cela je peux compter sur toi. Quant au voilier, ce n'est pas le meilleur bateau pour battre des records, mais il est très confortable et nous devrions pouvoir faire la traversée en un peu plus de quatre semaines. » Cette aventure correspond pour moi à un vieux rêve, un rêve enfanté par mes lectures : traverser l'océan sur un bateau à voile, et c'est sans aucune hésitation que je lui donne mon accord. Début octobre, je dois prendre la place d'un médecin de campagne dans un village du sud-ouest de la France, j'ai donc le temps de faire cette traversée et de rentrer pour rejoindre ce travail dans lequel j'ai investi tant d'espairs. Je prépare mon sac comme pour un séjour en montagne de quelques jours en remplaçant les chaussures par des bottillons de marine et l'anorak par un ciré. Je prends soin d'y insérer mon smartphone et quelques livres. J'aide Loïc à charger le bateau de provisions d'eau et de nourriture, et l'accompagne dans une sortie pour la prise en main du catamaran. J'informe mes amis les plus proches de ma prochaine aventure. Mon nouvel enthousiasme les rassure. Je poste aussi quelques photos sur Facebook, et, le 8 août, nous partons heureux et confiants sur une mer calme et pleine de promesses. Avant de partir, je reçois sur mon smartphone un message de Chloé qui me souhaite bon voyage et espère me revoir bientôt. L'émoticône qui termine le message semble véhiculer des sentiments que je n'ai perçus que rétrospectivement après notre dernière soirée passée ensemble et avec des amis, préoccupé que j'étais de préparer ma traversée. Parfois, le bonheur nous effleure, comme un rayon de soleil caresse le paysage au travers des nuages, mais, absorbés par nos besoins, nous ne savons pas lever les yeux pour saisir le rayonnement de la vie, recueillir l'éclat des roses. Mais sommes-nous libres de nos actes ? C'est à elle que je penserai plus tard avec le plus d'émotion, de tristesse et de regrets quand le sort aura décidé de ma destinée.

Réveil en chambre capitonnée

Lorsque j'ouvre les yeux, à la lisière de l'état de veille, je suis allongé dans une pièce très faiblement éclairée. En réalité, le terme de pièce est assez inadapté. Je devrais plutôt parler de cagibi ou de cabine. Ce qui me surprend, c'est que ses parois sont molletonnées... Je suis brutalement pris de stupeur, me voyant enfermé vivant dans une bière. Vivant, en effet, je le suis, car une douleur au bras droit, dès que je veux le mobiliser, me confirme que je fais encore partie des êtres souffrants. Avec la main opposée, j'examine par tâtonnements le bras douloureux pour me rendre compte qu'il n'est probablement pas fracturé, mais simplement contusionné. J'explore mon environnement du regard et des mains. Je suis allongé sur une sorte de hamac assez rigide, habillé de mon ciré et recouvert d'une toile légère et transparente qui me couvre jusqu'aux épaules. Je me sens léger, extrêmement léger, au point que le moindre mouvement me soulève du hamac. Je porte les bottillons jaunes et noirs, que j'avais récemment sur le bateau. Je m'efforce de m'asseoir sur le rebord de ma couche après avoir décroché et soulevé la toile qui me recouvre, et dans cette position, mes pieds touchent le sol qui me paraît étrangement souple, cependant qu'avec mon bras tendu je parviens à toucher le plafond de ce réduit. Dans cet effort, je manque me renverser, ce qui finit par me surprendre de nouveau et me plonger dans l'effroi. Je me sens de nouveau léger... mes fesses touchent à peine le rebord du hamac et je dois m'y cramponner pour ne pas basculer, ce qui provoque une nouvelle douleur dans mon bras.

Avec ma main gauche, je touche mon visage, je sens que ma barbe a poussé, que mon nez est toujours au même endroit. De mes yeux j'explore de nouveau l'environnement et découvre de petites sphères transparentes qui semblent dirigées vers moi. Puis me vient l'idée d'appeler « Y a-t-il quelqu'un ici ? Is there somebody here ? ¿Hay alguien aquí ? ». Rien ne se passe pendant un moment. Après quelques instants, je renouvelle mes questions sur un ton plus appuyé. Alors, un être apparaît devant moi, entré par une porte. Je dis un « être », car je ne parviens pas à cet instant à identifier l'espèce à laquelle il peut appartenir.

Cette créature se rapproche de moi, il ressemble à certains personnages de jeu vidéo avec un visage lisse, sans la moindre ride avec sur les tempes des tatouages ressemblant un peu à la lettre alpha, un être couvert d'une sorte de

kimono blanc, tenu à la taille par une ceinture dorée. De part et d'autre d'un long nez, deux yeux, étrangement sombres et dont les paupières ne clignent qu'à intervalles très longs, me fixent intensément. Deux excroissances sur les faces pariétales pouvant correspondre à des oreilles, et sous le nez un orifice ressemblant à une bouche donnent à ce personnage un aspect presque humain. Son crâne est dépourvu de cheveux, comme celui du célèbre gardien de but de l'équipe de France de football championne du Monde en 98.

Ce personnage à la peau brune, qui s'est avancé vers moi de manière posée et presque élégante, soulève son vêtement avec un bras terminé par une main pourvue simplement de trois doigts. Cette main, la gauche, m'est tendue en même temps que j'entends un « Bonjour ! » sur un ton aimable. Après quelque hésitation, je tends ma main gauche. « Je sais que tu as mal au bras droit », dit le personnage dont les lèvres bougent à peine. Sa main est étrangement légère et douce.

— Bienvenue dans notre vaisseau spatial, je m'appelle Borotine, je suis le capitaine de Regayov, c'est le nom du vaisseau qui nous transporte vers Itécot.

— Comment, où suis-je ?

Je me demande comment je peux me retrouver dans un vaisseau commandé par un Russe parlant le français.

— Dans un vaisseau extraterrestre, dit Borotine. J'ai compris que tu penses être dans un vaisseau russe. Il n'en est rien, nos noms ont été choisis pour vous permettre de nous identifier, de nous reconnaître et de vous adresser à nous et à tous les membres de notre communauté. Vous auriez beaucoup de mal à les prononcer dans notre langue et nous avons essayé de trouver dans votre vocabulaire, dans votre histoire ou votre mythologie, des noms qui nous ont paru adaptés à la personnalité des différents personnages que vous rencontrerez, parfois en inversant les lettres de votre alphabet. Tu es dans un vaisseau affrété par la planète Itécot. Tu as été repêché inconscient et voué à la mort si nous n'étions pas intervenus après le naufrage de ton bateau. Sans nous, tu serais au fond de l'océan, comme ton voilier, ou mort en surface. Nous avons pu te réanimer et tu es en train de vivre en quelque sorte une autre vie.

Je me crois alors dans un rêve et je pense : « S'il vous plaît Borotine, ayez l'obligeance de me ramener où vous m'avez trouvé pour que je puisse secourir mon ami Loïc, le capitaine du bateau ! »

— Cela m'est impossible ! dit-il, alors que je n'ai pas formulé ma question. D'abord, et j'en suis vraiment désolé, parce que nous n'avons trouvé que toi, maintenu en surface de l'eau par ton gilet, pas ton ami. À quelque distance de là, voguait à la dérive un radeau couvert d'une toile orange dans lequel nous n'avons trouvé personne. Ton ami a dû être emporté au fond de l'océan avec votre bateau qui venait de finir de sombrer quand nous t'avons repéré. Nous n'avons rien pu faire pour lui. Ensuite, il est matériellement impossible de revenir sur Terre, nous en sommes trop éloignés, comme tu vas pouvoir t'en rendre compte.

Les parois de la cabine dans laquelle nous nous trouvons, de même que Borotine, disparaissent subitement de mon champ de vision, remplacés par un immense halo d'obscurité dans un coin duquel brille une sphère bleue, entourée d'une autre plus petite. Je pense alors que je vais m'évanouir, pendu dans le vide, devant le spectacle de la Terre et de la Lune vues d'une distance déconcertante. Mon regard est également attiré par la forme de trois personnes qui semblent, comme moi, léviter dans l'espace interstellaire. À quelques mètres de distance, je peux apercevoir une femme allongée, dont je ne vois que la tête et les épaules couvertes d'un vêtement de couleur verte. Sa chevelure frisée et brune me fait penser qu'elle est noire. Elle semble sangloter. À côté d'elle, debout, une femme jeune et blonde lui tient la main, comme pour la consoler, elle est vêtue d'une sorte d'ample tunique jaune, serrée par une ceinture de même couleur, qui donne à l'ensemble la forme d'un diabolo. Tout près de moi se trouve un corps allongé, celui d'un homme noir qui dort peut-être, vêtu d'une veste en cuir fauve, couvrant un T-shirt, et d'un jean, tandis que ses pieds sont nus. Dans cet environnement transparent, des objets non identifiables semblent eux aussi flotter dans l'éther.

Ce spectacle étrange et vertigineux disparaît en quelques instants tandis que Borotine réapparaît à mes côtés.

— Qui sont ces gens ?

— Des naufragés comme toi ! Tous récupérés après leur noyade et réanimés. La femme allongée et l'homme que tu as pu apercevoir ont été récupérés après le naufrage de leur embarcation parmi des dizaines d'autres passagers morts noyés et partis d'un pays que vous appelez la Libye. La femme debout a été, comme toi, récupérée dans la mer des Caraïbes lors du passage de l'ouragan Irma qui a emporté d'autres bateaux. Ce que tu as pu voir aussi, ce sont des composés

organiques. À part vous, les graines que nous avons emportées ainsi que les aliments apportés pour vous nourrir, rien n'est organique dans ce vaisseau.

Il nous a fallu beaucoup d'énergie pour vous emporter, nous n'en aurions pas assez pour revenir sur Terre et repartir. As-tu d'autres questions ?

— Mais comment as-tu fait pour disparaître momentanément en même temps que les parois qui nous entourent ?

— C'est un simple problème d'éclairage dans les bonnes longueurs d'onde. Selon la longueur d'onde utilisée, le matériau des parois et celui qui nous compose peuvent devenir transparents à vos yeux d'humains.

— Alors, s'il te plaît maintiens cette longueur d'onde, car je suis facilement sujet au vertige !

Je suis ébahi par ces révélations. Des questions, j'en ai bien d'autres à lui poser et la première qui me vient à l'esprit est une évidence « Mais qui êtes-vous, qui es-tu ? »

— Nous sommes missionnés par les dirigeants de notre planète, la planète Itécot, comme je te l'ai dit, pour ramener des êtres biologiques dotés d'intelligence, comme ceux qui ont disparu de notre environnement. Mais cela, tu l'apprendras plus tard. Moi, je suis un robot, comme Néon, le pilote de ce vaisseau et Imhotep le biologiste, qui fera aussi office de cuisinier pour vous. Je te parlerai aussi plus tard de notre histoire, mais je dois te prévenir que notre voyage sera assez long dans l'échelle de votre temps. En tant que robots, nous ne fonctionnons pas comme vous, nous n'avons pas la nécessité de nous alimenter, sinon en électricité, mais tout est prévu pour vous maintenir en vie, et si possible dans des conditions de vie et de transport acceptables. Tu feras plus tard la connaissance des autres humains présents à côté de toi, mais dès à présent nous devons effectuer quelques essais alimentaires. Nous avons réalisé des analyses à partir de prélèvements effectués dans vos bouches et connaissons le contenu de vos gènes, la liste de vos protéines et donc de vos enzymes digestifs. Nous avons complété cet examen en vous faisant avaler une petite capsule qui nous a renseignés sur les processus de digestion afin que les aliments que nous vous donnerons à manger ne vous intoxiquent pas. Par ailleurs nous avons réalisé quelques examens sur votre sang et nous savons qu'aucun de vous n'est porteur de génome viral circulant, de même le séquençage de vos gènes n'a découvert aucune mutation cellulaire pouvant faire craindre un processus de cancérisation.

— Merci Borotine, j'en informerai mes amis.

— Tu pourras le faire, mais je compte expliquer à chacun de vous ce que nous avons réalisé en termes d'exploration de leur corps.

— Avez-vous emporté de l'eau ?

— Bien sûr, mais il faudra apprendre à la boire autrement que sur Terre, car, comme tu as pu t'en rendre compte, nous sommes en apesanteur. Il y aura des moments où nous serons au contraire soumis à de fortes pressions, mais vous en serez avertis. Veux-tu que je te fasse apporter de l'eau ?

— Oui, s'il te plaît.

Après quelques instants apparaît un autre individu sur le visage duquel je crois percevoir un sourire bienveillant. Il ressemble à l'autre personnage, cependant que les traits de son visage sont tout aussi lisses, il porte, sur le menton, une sorte de tatouage en forme de serpent enroulé. Il me tend un gobelet fermé rempli d'eau puis se présente : « mon nom est Imhotep ».

Curieusement, il tient debout et, comme Borotine, peut avancer comme s'il était soumis à la gravité. Je m'en étonne en pensée. Il m'explique aussitôt qu'ils peuvent activer, quand ils le veulent, un système magnétique qui permet à leurs pieds d'adhérer légèrement au sol.

Je me demande évidemment comment l'ordre de m'apporter de l'eau a pu être transmis et comment il a su que je me posais la question de son équilibre. Je le découvrirai plus tard, comme bien d'autres choses susceptibles d'étonner, sinon d'émerveiller ou d'effrayer un humain.

— Nous allons devoir te laisser pour parler encore aux autres personnes que nous avons secourues. Nous reviendrons plus tard pour le repas.

— J'ai bien compris que vous ne souhaitiez pas que je rencontre ces humains encore, mais puis-je au moins connaître leurs prénoms ?

— Oui, bien sûr. La dame allongée que tu as pu voir s'appelle Saba, elle vient de l'Érythrée. Je pense que tu as compris où nous l'avons sauvée. L'homme allongé n'avait pas de papiers sur lui, et il ne s'est pas encore réveillé, nous ne pouvons te dire son prénom. La dame qui parlait à Saba s'appelle Helen, elle est Américaine et a, comme toi, été repêchée dans la mer des Caraïbes. Elles sont

toutes les deux réveillées depuis longtemps.

J'ai encore mille questions à poser à Imhotep qui me paraît, comme Borotine, plein de bonté.

Après son départ et celui du capitaine du vaisseau, j'ingurgite le contenu du gobelet d'eau, sans pour autant étancher ma soif.

Soudain l'idée me vient que je vis un cauchemar et que je vais me réveiller...

Je finis rapidement par me convaincre que je ne rêve pas, que je vis en quelque sorte après ma mort. Le souvenir du dernier message de Chloé me plonge dans un profond chagrin, celui que l'on éprouve à la mort d'un être cher. Que va-t-elle penser après l'annonce de ma disparition, que vont penser mes amis, le médecin que je dois remplacer ? Confronté à la mort de mes parents, à celle des patients que j'avais eus à soigner au cours de mon internat, j'avais souvent pensé à cet état qui transporte un humain dans le néant, dans un endormissement sans rêve, sans réveil, pour l'éternité, ne laissant de lui que des souvenirs dans l'esprit des vivants comme disait mon père. Mes amis, ma famille vont rapidement se faire à l'idée que je suis mort, enfoui au fond de l'océan. Ils finiront par se guérir de leur chagrin, et eux, à leur tour, par mourir. Je n'avais jamais imaginé que ma disparition de la Terre me laisserait en quelque sorte vivant. C'est un sentiment étrange de me dire que les gens qui m'ont connu me savent mort alors que j'ai moi la pleine conscience d'exister. J'éprouve alors une impression presque suffocante, une perception douloureuse et vertigineuse de l'éternité, cet espace de temps infini qui nous sépare des êtres chers que nous ne reverrons jamais, plus jamais... Alors, pour chasser cette angoisse, j'essaie de me rappeler des moments heureux de mon existence, des épisodes joyeux ou tendres. Je me vois enfant, sur les genoux de ma mère, ma joue appuyée contre la sienne, ses longs cheveux bruns dégoulinant dans mon cou, ses longs et beaux doigts feuilletant un album photo, pointant les personnages, situant leur histoire. « Ici, c'est à Nauplie, tu vois Papy Alékos nous avait amenés dans sa nouvelle voiture : une Peugeot 404, nous avons mangé des poulpes, il adorait ça. Et ici, c'est le jour de ma première communion... et voici la librairie de ton grand-père ». Sa façade s'étalait sur toute une longueur de rue, centrée par un large portail devant lequel était réuni le personnel autour du propriétaire. Les visages étaient souriants, mon grand-père était encore jeune à l'époque, il y a quarante-

six ans ! Il portait un chapeau de type Borsalino, sa tête inclinée légèrement en arrière lui donnait un air de fierté. Au-dessus de la porte, une inscription *Η πόρτα των γραμμάτων*, qui veut dire *la porte des lettres*. L'album suivant était celui du mariage de mes parents. Maria était d'une grande beauté, et pas seulement parce qu'elle était ma mère. Elle avait rencontré mon père à la gare d'Austerlitz. Il faisait son service militaire à Paris et descendait en train à Toulouse avec le Capitole⁶. Elle se rendait aussi dans la ville rose, chez une tante, pour bûcher ses examens, avec une lourde valise pleine de livres. « Puis-je vous aider, mademoiselle ? » avait dit le militaire. À l'époque, elle n'aimait pas l'uniforme, mais le soldat en question était beau et prévenant, souriant et détendu, curieux de ce qu'elle pouvait apprécier dans ses études, aimant son accent, impressionné par ses origines et son parcours. À l'arrivée, ils avaient décidé de se revoir... Mes parents étaient très amoureux l'un de l'autre, et, enfant, je repoussais mon père quand il avait des gestes de tendresse à l'égard de ma mère. Elle me prenait alors dans ses bras et m'embrassait joyeusement. Plongé dans ce retour onirique aux images heureuses du passé qui défilent sans ordre, je me revois sur un *Hobie Cat* loué par mon père sur la plage de Palavas les Flots, grisé par la vitesse et le vent, par l'éclat des gerbes d'eau scintillant au soleil, je me revois ensuite à Rome visitant le Colisée et demandant à ma mère de me raconter l'histoire des gladiateurs, je me revois plus tard à la fête de l'internat avec mes amis, chantant des chansons de carabins, dans l'atmosphère euphorisante des vapeurs d'alcool...

Puis mon esprit revient sur le passé récent, comme absorbé dans un gouffre. Je me mets alors à me remémorer les derniers jours, puis les derniers instants sur le bateau. Nous avons eu l'annonce d'un ouragan, mais nous avions espoir qu'il ne toucherait pas Saint Martin, puis au fur et à mesure de notre progression, nous avons compris qu'il fallait repartir vers le sud... Il était trop tard, le bateau avait d'abord été soulevé par de fortes vagues qui nous projetaient contre les parois du cockpit dans lequel nous nous étions réfugiés. Le vent avait ensuite violemment arraché les voiles pourtant repliées. Nous les avons vues, au travers des hublots, emportées une à une dans les airs, puis un craquement effroyable avait accompagné l'effondrement du mât sur le cockpit... maintenant je me souviens... au moment où nous sortions le canot de sauvetage, le bateau s'était renversé, probablement soulevé par une lame plus haute que les autres. Je me remémore la couleur orange du radeau de survie en train de se gonfler, mais de ce qui s'est passé après je ne me souviens plus.

Loïc s'était battu jusqu'au bout pour nous dérouter vers le sud, puis envoyer des messages de détresse, essayer en dernier recours de nous sauver dans le canot de survie... Les éléments étaient trop déchaînés, la mer trop forte... Mais comment ces individus, ces robots, ont-ils pu nous recueillir dans ce vaisseau, échapper au contrôle des radars ? Que nous veulent ces gens ? Je ne sais même pas l'heure qu'il est, ni le jour. J'ai faim, j'ai très soif.

Le premier repas

Alors que je suis dans ces pensées, Imhotep arrive, affichant toujours le même sourire, porteur d'un plateau transparent sur lequel sont collés un sachet pourvu d'un bec contenant de l'eau et une assiette dans laquelle trône un cube de matière gélatineuse. Il me tend mon smartphone dans le sac étanche accroché au brassard que j'avais pris le soin de fixer à mon bras aux premiers signes de détresse. « Il est rechargé en électricité, m'annonce-t-il ». Il n'est pas nécessaire de poser le plateau sur un support, car il tient en suspension. Cependant, Imhotep tire une sorte de console fixée à la paroi de la cabine et sur laquelle il pose le plateau qui y adhère.

— Voici ton repas, je ne suis pas certain que, servi comme ceci, il te mette en appétit, mais je peux améliorer la présentation.

Je commence par boire presque d'un trait le contenu du sachet en prenant le bec entre mes lèvres comme un nourrisson qui boirait son biberon. Sous mes yeux frémit un cube gélatineux dans lequel est planté un instrument ressemblant à une cuillère et dont je comprends qu'il est destiné à me servir à manger ce délicieux plat préparé par le cuisinier du bord. La première gorgée me permet de percevoir le goût légèrement sucré et acidulé. La consistance est celle d'un pudding. Devant mes grimaces, Imhotep me propose de remédier à cette contrariété et de m'équiper d'un casque que l'on pourrait comparer à un accessoire de moto pourvu de lunettes. Il m'invite alors à décrire précisément ce que j'aimerais manger. Après avoir ajusté ce dispositif et, au bout de quelques minutes que j'imagine consacrées à la préparation de ma commande et que je passe, moi, à tempérer mon estomac, il revient et me demande de reprendre mon repas. Sur le plateau, je vois au travers de mes lunettes le magnifique steak tartare que je lui ai décrit, parsemé de câpres et délicieusement assaisonné de moutarde et de ketchup avec un jaune d'œuf au milieu. Je me délecte de ce plat tout en m'étonnant de sa rapide préparation. Après m'avoir débarrassé de mes accessoires oculaires et des restes de mon repas, Imhotep ouvre une porte attenante à ma cellule et qui donne sur un minuscule cabinet de toilette. Il m'explique comment gérer les effluents de ma vessie et de mes intestins au moyen de petits sacs et d'un système d'aspiration. Est collé à la paroi un petit écran faisant tourner en boucle une animation indiquant la façon d'utiliser la cuvette. Il insiste sur l'absolue nécessité d'appliquer ces protocoles. J'ai déjà vu

à la télévision une émission sur la façon dont les astronautes de l'ISS⁷⁸ procèdent pour leurs ablutions et je ne suis pas étonné de ce qui m'est demandé. Il me dit aussi que n'ayant fait aucun effort de la journée, j'ai absorbé assez de calories, et qu'après avoir dormi, je devrai faire des exercices physiques et discuter avec le capitaine du vaisseau. Me voyant consulter mon iPhone, il m'informe que je ne pourrai pas m'en servir, sinon pour utiliser les applications qui ne nécessitent pas de connexion, comme les dictionnaires, les liseuses ou les jeux.

Je lui signifie que j'ai l'impression d'étouffer dans ce réduit. Il s'approche du hublot et dit :

— Approche-toi et regarde le ciel autour de toi, cela devrait, sinon te donner le vertige, du moins te soigner de ta... comment dites-vous... ? Claustrophobie !

Il me tend la main pour que je le rejoigne près du hublot et en effet, portant mon regard sur l'immensité du cosmos, je peux apercevoir un ciel profondément, intensément noir, percé d'étoiles particulièrement brillantes, un spectacle grandiose et sidérant qui provoque chez moi une émotion si forte que des larmes coulent sur mes joues.

— Où est la Terre ?

Il s'approche de moi et désigne un coin du ciel où notre planète bleue, accompagnée de sa lune, brille comme un ballon échappé dans l'immensité, déjà plus petit que quelque temps auparavant. Dans un réflexe de touriste de l'espace, je prends une photo avec mon iPhone, puis, cherchant quel jour nous sommes, je constate qu'il indique le 9 septembre, soit quatre jours après notre naufrage. Quel spectacle émouvant, mais aussi éprouvant ! Il me donne la mesure de notre éloignement de la Terre, en même temps que le sentiment douloureux de quitter définitivement le monde que j'ai connu.

— Nous sommes actuellement à vitesse constante, ce qui fait aussi que nous sommes en apesanteur. Dans quelque temps, nous aurons une très vive accélération, mais nous vous préviendrons et prendrons les mesures adéquates, m'annonce Imhotep.

Il tient dans sa main un petit sac transparent contenant des objets de couleur bleue, peut-être du tissu ? Il me le tend en me disant :

— Il faudra que tu mettes ces vêtements, les tiens seront éliminés quand tu les

auras remis à la place de ceux-ci. Nous te donnerons de nouveaux vêtements régulièrement lorsque ceux que tu portes seront sales.

Le sac contient une sorte de salopette, un T-shirt et un slip. À l'intérieur, une poche renferme une serviette humide et un peigne. Les vêtements sont faits d'un tissu de couleur bleu azur, souple et extrêmement léger, un peu comme de la soie.

— Pour ta toilette, me dit Imhotep il faudra que tu ailles dans la salle de bains.

J'effectue mes ablutions en suivant les conseils qui s'affichent sur un écran, je peux voir ensuite une animation qui m'indique comment nettoyer mes dents au moyen d'un petit instrument pourvu d'une brosse, contenu dans un sachet et qui projette un liquide sous pression tout en faisant tourner la brosse. Il convient de cracher le liquide dans le sachet. Le tout doit être inséré dans un orifice où, j'imagine qu'il sera recyclé ? Puis j'enfile docilement mes nouveaux vêtements.

Que voulez-vous faire de nous ?

Après un court sommeil au cours duquel je fais le rêve que nous débarquons à Saint-Martin avec Loïc et que nous sommes accueillis par Chloé, sur un quai rempli de monde, je retrouve le triste environnement de ma cellule. Je me sens prisonnier et à la fois désorienté, ne sachant quel jour nous sommes, où nous nous trouvons, n'ayant aucun projet, aucune perspective d'avenir à laquelle me raccrocher. Je suis comme ces patients désorientés qui ne savent se repérer ni dans l'espace ni dans le temps. J'essaie de me caler sur des éléments tangibles de l'actualité récente : le président de la République française, celui des États-Unis, de la Russie... Les noms me viennent facilement, mais qui pourrait me dire que je ne me trompe pas ?

Au bout d'un moment, Borotine apparaît.

— Je vois que tu es inquiet !

— Comment vois-tu que je suis inquiet ?

— Parce que les capteurs qui t'entourent me l'ont dit.

— Quels capteurs ?

— Nous savons analyser tes émotions, tes pensées, tes désirs en recueillant des données électromagnétiques et électriques de ton cerveau au moyen de capteurs. Si tu veux, nous pouvons supprimer cette surveillance, tu as la possibilité de la désactiver toi-même. En effet, maintenant que tu es conscient de ce processus, il suffit que tu penses « Arrêter la surveillance » et je ne recevrai plus de signal.

Je suis abasourdi par ces révélations et en même temps impressionné. Ces robots ont atteint un niveau de technicité dont rêvent certains humains avec l'espoir d'y parvenir un jour. J'ai envie de lui poser des questions sur ce sujet, mais il y en a une qui taraude mon esprit depuis mon réveil.

— Que voulez-vous faire de nous, de ces graines que vous avez emportées et je ne sais quoi encore ? lui dis-je sur un ton irrité.

— Je répondrai à toutes tes questions, nous avons le temps. Ce que je peux te dire, c'est que nous sommes animés de la plus grande bienveillance à votre

égard, mais tout d'abord, je veux t'expliquer qui nous sommes.

Cette réponse, le ton calme avec lequel elle a été énoncée, l'expression détendue du visage de Borotine, apaise partiellement ma colère et je m'assois au bord du hamac pour l'écouter. Cette manœuvre manque de me propulser vers le plafond de la cellule, mais Borotine me retient promptement et s'installe à mes côtés.

— Nous venons de la planète Itécot. Elle est un peu plus volumineuse que votre Terre et tourne autour d'un astre lumineux, Soileh, qui nous éclaire et nous fournit de l'énergie. Comme votre Terre, Itécot est légèrement inclinée sur son axe de rotation par rapport à son astre, si bien que, comme vous, nous avons des saisons. Notre planète est couverte de continents, parcourus de cours d'eau et entourés d'océans. Le magma qui se trouve en son centre jaillit parfois, façonnant des volcans... La rotation de notre planète autour de Soileh définit le cycle d'une année qui est plus réduit que celui de la Terre d'environ deux de vos mois. Le temps de rotation de notre planète sur elle-même est de vingt de vos heures. Mais il y a une différence par rapport à votre Terre, c'est que notre histoire est plus ancienne que la vôtre, de quelques milliers d'années, si bien que nous avons peut-être un peu d'avance sur ce que vous réserve la destinée.

— Vous êtes des robots, mais y a-t-il une vie organique, des êtres biologiques sur votre planète ?

— Oui, il y en a encore, mais laisse-moi poursuivre mon histoire.

— Nous, les robots, avons été inventés, construits, créés, du moins au départ, par les Géoss. Les Géoss sont le produit ultime de la chaîne d'évolution qui a conduit des premières cellules vivantes aux êtres intelligents auxquels nous devons la vie. Il y a bien longtemps, la planète Itécot était peuplée de très nombreuses plantes et d'animaux qui vivaient selon les moyens dont les avaient dotés le hasard des mutations et la nécessité de s'adapter à leur milieu. Certains des animaux mangeaient des végétaux, d'autres se nourrissaient d'autres animaux qu'ils tuaient. Il y avait parmi ces créatures plusieurs espèces qui maîtrisaient le feu et savaient fabriquer et se servir d'instruments pour tuer les autres animaux ou pour cultiver les plantes. Ils vivaient sur les continents ou les îles océaniques. Ces êtres marchaient comme vous sur leurs membres inférieurs et disposaient de membres supérieurs pour façonner des objets et les manipuler. Comme la plupart des animaux, ils communiquaient entre eux par des sons, puis

par des signes écrits sur la pierre, ou sur des plaques d'argile et enfin par des symboles tracés sur la peau des animaux qu'ils tuaient. Ces premiers écrits nous font penser qu'ils partageaient des croyances et avaient inventé des récits et des mythes. Nous ne savons pas pourquoi deux seulement de ces espèces ont subsisté : une qui a donné les Géoss et une autre qui vit dans des archipels perdus au milieu de l'océan austral et que les Géoss ont appelée Austragéoss. L'hypothèse retenue pour le peuplement de cet archipel est un débarquement sur des radeaux, il y a environ quatre cent mille ans. Les Géoss ont inventé bien des choses que vous aussi, les humains, avez découvertes ou inventées, mais ce qui les préoccupait le plus à la fin de leur existence, c'était de devenir immortels.

Écoutant ce discours, je me demande ce que ces robots ont pu faire de leurs créateurs, pourquoi parle-t-il au passé, les dernières paroles qui évoquent la fin de leur existence, me troublent. Les ont-ils éliminés dans un conflit ? Borotine poursuit son récit.

— Beaucoup d'entre eux pensaient que Dieu était une de leurs inventions, que leur âme ne leur survivait pas et que le sens de leur vie reposait peut-être uniquement dans leur existence même, sur les plaisirs qu'elle pouvait leur offrir, ou plus simplement dans celui de donner la vie en échange de la mort. Ils étaient avides de connaissances et pensaient que leur existence n'était pas assez longue pour en comprendre tous les mystères. Ils étaient partagés entre le désir de donner la vie et celui de la prolonger pour savoir où elle les mènerait.

Craignant la fin dramatique de ce qu'ils appellent les Géoss, je m'enquiers du sort de l'autre espèce.

— Et les Autralo... ?

— Les Austragéoss vivent dans leur archipel, ils naviguent entre les îles avec des pirogues, pratiquent la pêche et la chasse, cultivent des fruits, mais n'ont pas développé de techniques comme l'ont fait les Géoss. Ils sont animistes, ils pensent que tous les êtres vivants ont une âme et, bien sûr, nous, les robots, sommes exclus de leur vision du monde... Ils ont toujours refusé de collaborer avec nous alors qu'ils acceptaient les relations avec les Géoss.

Borotine a dû noter, ou percevoir mon impatience, mon désir de l'interroger, et me dit :

— Tu as une question à me poser ?

— Oui, j'ai bien compris que tu voulais finir de me raconter votre histoire, mais je voudrais savoir comment tu as appris ma langue ?

— Je n'ai pas appris ta langue. Avant de franchir l'atmosphère de la Terre pour vous rendre visite, nous sommes restés en orbite quelque temps et avons pu capter des milliards d'informations émanant de vos systèmes de communication. Nous avons analysé toutes ces données par des algorithmes et avons pu à la fois découvrir votre histoire, vos modes de vie, vos techniques, et même cibler certains individus au travers des échanges sur ce que vous appelez les réseaux sociaux. Lorsque je parle, mes pensées peuvent être traduites dans toutes les langues que vous utilisez sur Terre et leurs différentes déclinaisons.

Il se met alors à parler avec l'accent canadien « j'espère qu'on va bien s'adonner ! », puis en anglais avec l'accent écossais, un peu rugueux et haché.

— J'ai vu que tu avais déconnecté ta pensée de nos capteurs, me dit-il, alors je ne sais pas quels sont tes désirs. Souhaites-tu boire quelque chose ? Je ne t'accompagnerai pas, nous n'avons besoin que d'électricité, et j'espère que le courant passera entre nous !

— Non merci, je n'ai besoin de rien pour le moment, j'ai surtout hâte de t'écouter !

— Donc entre-temps cependant, durant une longue période, les Géoss se sont préoccupés de leur bonheur individuel, de leur confort, et c'est pour cela qu'ils ont inventé des machines pour les remplacer dans les tâches qu'ils avaient à accomplir. Ils ont ainsi inventé des machines à laver, à faire la cuisine, à faire pousser les légumes, à construire leurs maisons, à fabriquer des aliments, à faire le ménage, à les transporter, et même des machines à fabriquer d'autres machines... Puis un jour, ils ont fabriqué les premiers robots, dits autonomes, qui étaient destinés à assister les Géoss âgés. Ces robots accomplissaient les tâches ménagères, mais il leur était reproché de manquer d'empathie avec ces vieilles personnes. On construisit donc des robots qui exprimaient, par les mimiques et aussi verbalement, des émotions et des sentiments. Ce ne fut pas une réussite, car les robots reproduisaient les humeurs des personnes dont ils avaient à s'occuper, et parfois les échanges tournaient au pugilat. Alors les chercheurs Géoss construisirent des robots dans le cerveau desquels ils implantèrent les mécanismes de la récompense et du plaisir... Cela leur prit

beaucoup de temps, environ deux cents ans, avant de parvenir à réguler les humeurs des robots, mais l'entêtement de ces équipes sur plusieurs générations permit la première révolution dans la conception des robots intelligents qui purent ainsi établir une vraie relation avec les Géoss. Cependant, dans la quête du plaisir, ils avaient un sérieux handicap : s'ils pouvaient entendre, écouter de la musique, voir, toucher... il leur manquait deux sens qui étaient des vecteurs du plaisir chez les Géoss, comme chez vous : le goût et l'odorat. Il y avait aussi une autre source de plaisir qui leur faisait défaut, mais j'en parlerai plus tard. Alors on dota les robots d'un long nez destiné à humer les odeurs, c'est pourquoi nous sommes affublés de ce long appendice qui centre notre visage.

Tout en écoutant attentivement ces explications, j'ai en mémoire des images vues sur Terre à la télévision de robots porteurs de charges, de robots jouant de la musique, de robots capables de marcher en terrain accidenté, et même des robots gardiens de troupeaux., mais ce que me raconte le robot Borotine se situe bien au-delà des performances des automates créés par les humains, et je ne suis pas au bout de mon étonnement.

— Mais les robots, de plus en plus perfectionnés, trouvèrent un terrain de stimulation de leur centre du plaisir au travers de l'accumulation des connaissances et de l'investissement de leur énergie dans la recherche. Ils se mirent à travailler tant et si bien qu'ils firent des découvertes considérables. L'une d'entre elles a concerné l'astrophysique, elle consista à découvrir les mécanismes à utiliser pour accélérer un objet en s'appuyant sur les forces gravitationnelles dans l'environnement des trous noirs et des mini-trous noirs. Cette découverte fit l'objet de publications dans une revue scientifique appelée Erutan, mais les auteurs qui étaient cités étaient tous des Géoss. Ce fut une grande déception pour les robots qui virent là une injustice flagrante ! En effet, en même temps qu'un centre de la récompense et du plaisir, les chercheurs avaient ajouté des systèmes de régulation de l'humeur et des mécanismes de contrôle de la vie en société de type perception du sentiment de justice. Les robots obtinrent en réparation de pouvoir réaliser des études sur la maîtrise de la fusion nucléaire à visée non militaire, car pour pouvoir expérimenter les théories sur les forces gravitationnelles, il fallait disposer de sources d'énergie suffisantes pour envoyer des vaisseaux dans l'espace.

J'écoute ce discours dans un silence admiratif mêlé d'angoisse, avec le sentiment que devant moi s'ouvre un monde de mystères.

— Dans leur grande générosité mêlée d'une néanmoins grande prudence, les Géoss envoyèrent les robots effectuer leurs études dans une des lunes satellites de notre planète qu'ils étaient seuls à pouvoir habiter en raison de l'atmosphère dénuée d'oxygène qui y règne. Les robots en profitèrent pour constituer un groupe solidaire et prirent conscience de leur force et de leur pouvoir. Au bout de quelques saisons, ils finirent par produire une expérience de fusion nucléaire sans l'autorisation des Géoss qui tentèrent, faute de leur couper les vivres, de leur couper les communications avec Itécot, mais d'autres robots les rétablirent. Une paix fut conclue, qui consacra l'existence d'un groupe représentant la communauté des robots. Les Géoss avaient compris l'énorme danger que pouvaient représenter ces êtres s'ils ne leur donnaient pas satisfaction. Alors pour calmer les tensions, les Géoss proposèrent aux robots de vivre aussi les émois amoureux. Pour cela, ils insérèrent dans leur peau des récepteurs sensibles susceptibles d'activer des zones du cerveau provoquant des orages émotionnels proches de l'orgasme des Géoss. Les robots n'ayant aucun intérêt à disposer de deux sexes se mirent alors à s'adonner aux plaisirs et émotions amoureux et, reconnaissants envers leurs créateurs, se détournèrent des idées belliqueuses qui avaient occupé leurs esprits. C'est alors qu'un équilibre semblait être acquis dans la vie de notre planète que se produisirent des événements qui transformèrent son histoire...

Borotine se lève alors, examine le ciel au travers du hublot et me dit « Je tenterai de répondre à ta question lors de ma prochaine visite, mais avant, je te parlerai de ces événements et de leur répercussion sur Itécot... Nous sommes toujours dans votre système solaire, la prochaine étape est le passage à proximité de la planète Mars où nous pourrons bénéficier un peu des forces gravitationnelles qui l'entourent et prendre de la vitesse. Tu peux déjà l'apercevoir devant nous. »

Je suis abasourdi de découvrir ainsi cette planète dont j'avais entendu parler depuis mon plus jeune âge et que je survole sans savoir où ce voyage va me conduire. Une sphère rouge orangé se découpe dans un ciel d'un noir vertigineux, constellé des points lumineux d'étoiles dont l'éclat semble percer le vide. Curieusement, la tache brune sur le côté gauche me fait penser à celle sur le front de Mikhaïl Gorbatchev. Nos cerveaux humains ont toujours tendance à trouver une signification dans une image. Le sommet de la sphère est recouvert d'une petite calotte blanche, probablement de la glace ?

Le récit que je viens d'écouter avec attention, et toutes ces révélations me plongent dans un océan de questions et d'inquiétude. Je me dis que ceux qui, sur Terre, se méfient de l'intelligence artificielle trouveraient à écouter ce discours, de quoi nourrir leurs angoisses. J'ai besoin de digérer un peu ces informations et je sais gré à Borotine de me laisser y réfléchir seul. Mon esprit affolé court alors entre les souvenirs de ma vie passée, mes rêves forcément abandonnés et ce que je peux craindre du sort qui m'attend, qui nous attend avec les autres humains embarqués sur ce vaisseau.

Ces robots sont à l'évidence doués d'une intelligence supérieure et possèdent des informations, des outils, des connaissances qui émerveilleraient les plus grands astrophysiciens et neurobiologistes de la Terre. Je suis certain que quelques-uns d'entre eux troqueraient volontiers leur place dans leur laboratoire pour celle que j'occupe inconfortablement dans ma cellule. Mais moi, je donnerais une fortune pour rejoindre la terre ferme, retrouver le soleil, la plage, me baigner dans la mer des Caraïbes, revoir mes amis... Je pense aux choses matérielles que j'ai laissées, à la maison de mes parents... elle sera sans doute récupérée par mon cousin Rémy quand, au bout de quelque temps, on considérera après enquête que *« suite à ma disparition dans des circonstances de nature à mettre ma vie en danger et alors que mon corps n'a pu être retrouvé, mon décès peut être judiciairement déclaré. »* Je sais que Rémy aura du chagrin, que, se souvenant de nos jeux d'enfants, de nos disputes, de nos réconciliations, des vacances passées dans cette maison, entourés de l'affection de mes parents, il sera triste de la voir inoccupée, de ne pas m'y rencontrer, de ne plus pouvoir y retrouver la chaleur qu'il y a connue et peut-être éprouvera-t-il la tristesse de devoir la vendre. Je repense à Chloé, à notre dernière rencontre, à son sourire, à ses belles mains, à son enthousiasme quand je lui ai parlé de mon voyage transatlantique, à son projet de s'installer elle aussi comme pédiatre libérale, *« pas loin de ton futur cabinet. »* Que ce sentiment de souffrance infligé à mes proches m'est douloureux ! Je pense à Loïc, à ses parents... je suis effondré.

Dans cet environnement si étrange pour moi, mon esprit troublé revient sur les préoccupations que suscitent en moi ces êtres qui ont pris le contrôle de ma vie.

Ces robots ont, mis à part quelques particularités, le même aspect que les humains, un comportement aimable, affable, mais ces êtres ne sont-ils que des intelligences artificielles animant un corps fait de composants non organiques, non biologiques, ou la matérialisation de l'espoir de leurs concepteurs de devenir

immortels ? Dans les médias sur la Terre, les journalistes parlent d'intelligence artificielle, de super ordinateurs qui, déjà, ont surpassé Kasparov dans le jeu d'échecs, ils parlent de robots capables d'apprentissage, de mémorisation de leurs expériences, de robots dotés de puissance de calcul phénoménale. Certains craignent, comme dans la saga *Terminator*, que ces êtres dotés d'une supra-intelligence artificielle ne prennent le pouvoir et que l'humanité perde la maîtrise de son destin. Ils n'ont pas tort ! Mais ce qui me préoccupe c'est le sort que ces robots ont pu réserver aux êtres biologiques, aux Géoss, comme les appelle Borotine, et au-delà, quel sort ils nous réservent à nous, pourquoi ont-ils effectué un si long voyage pour emporter, comme sur une Arche de Noé, quelques habitants de la Terre ?

Évoquant ainsi par la pensée le mythe de l'Arche de Noé, l'idée me vient que ces êtres ont pu sentir la fin de l'humanité et ont voulu la sauver, mais cette pensée est ridicule. Alors, veulent-ils découvrir qui nous sommes ? Le plus probable est que, ayant découvert de la vie sur Terre lors d'une mission d'exploration, ils ont fait une brève incursion et, se doutant qu'ils risquaient d'être interceptés, se sont dépêchés de prélever quelques échantillons, comme ces fragments de rochers arrachés au sol lunaire lors des missions Apollo. Le fait qu'ils aient « prélevé » des « échantillons » humains dont la mort était imminente et sans espoir de secours laisse penser qu'ils ont une sorte d'éthique, à moins qu'ils aient opté pour cette solution en sachant que les disparus en mer ont peu de chance d'être retrouvés et de risquer de soulever des enquêtes. J'ai à la fois hâte et aussi un peu d'inquiétude à la perspective d'être confronté aux autres humains que je ne connais pas. Borotine leur a-t-il tenu le même discours ?

Je suis plongé dans mes pensées quand Imhotep arrive, porteur d'une tablette ressemblant à un iPad, mais souple. Il la colle sur le plafond de la cellule et m'informe que je devrai suivre les indications défilant sur l'écran pour effectuer mes exercices physiques. Cela ressemble à une vidéo de YouTube qui donnerait des instructions pour une série d'exercices de type Pilates. « Quand tu auras terminé ta séance, je te dirai combien d'énergie tu as brûlée. Mais si tu ne veux pas t'envoler au moindre mouvement, il faut que tu te serves des sangles qui sont accrochées aux quatre coins du hamac, elles ont pour effet de simuler la pesanteur et pour fonction de te maintenir en place. » Je me demande s'il s'agit d'une préparation à des travaux forcés ou simplement d'un exercice destiné à maintenir mon organisme en bonne santé.

Afin de préparer le repas qui suivra, Imhotep me demande ce que j'aimerais manger. Je lui décris le délice que j'aurais à planter mes dents dans une cuisse de canard confite avec des pommes de terre poêlées et persillées. Je voudrais aussi une pêche.

Ma gymnastique terminée et à peine remis de mon essoufflement, Imhotep qui doit me surveiller me propose d'enfiler le casque et les lunettes précédemment utilisées puis revient avec un plateau contenant ma commande. Je me délecte avec ce confit que je mange en me servant des mains pour tenir les os. Je me brûle un peu les doigts en les serrant, mais la chair est à bonne température. La peau est croustillante comme je l'aimais lorsque ma mère en préparait. Les pommes de terre coupées en carré, comme elle les apprêtait, sont délicieusement fondantes. Le cuisinier m'apporte ensuite le dessert, mais ne me sert qu'une demi-pêche, prétendant que vu les efforts que j'ai effectués, j'ai assez pris de calories. J'avais consommé cinq cent cinquante kilos calories dans mes exercices ! Je suis curieux de savoir à quoi ressemblerait mon plat sans le casque et les lunettes que j'ai l'intention d'enlever lors du prochain repas.

La suite de l'histoire d'Itécot

Je suis allongé pour une sieste, posé en suspension sur mon hamac, sanglé au cas où le sommeil me surprendrait et qu'avec lui, des rêves venant peupler mon esprit provoqueraient des mouvements incontrôlés, lorsque je vois clignoter une petite lampe m'indiquant que quelqu'un souhaite venir me voir, une sorte de sonnette lumineuse. J'invite le visiteur à entrer. C'est Borotine !

— Est-ce que je ne te dérange pas Théo ? Voudrais-tu connaître la suite de l'histoire des Géoss ?

— Tu es le bienvenu et j'ai maintenant hâte de connaître la suite des aventures survenues sur Itécot.

Je me relève en position assise sur mon hamac et invite le conteur à prendre place à mes côtés.

— De notre dernière conversation, tu dois te souvenir le début de l'histoire des Géoss, de celle de notre création et des conflits qui avaient pu nous opposer avec nos créateurs, différents qui, par l'intelligence de chacun avaient fini par se résoudre. Je sais que vous vous demandez avec les autres humains ce que nous avons fait de ceux à qui nous devons la vie, quel sort nous avons pu leur réserver. L'espèce des Géoss s'est éteinte, nous le regrettons amèrement et ne sommes pas responsables de cette disparition. Je voudrais t'expliquer maintenant dans quelles circonstances cela est arrivé.

— Depuis longtemps des esprits avisés avaient alerté les médias, la population et les politiques sur les risques du réchauffement climatique engendré par les activités des Géoss et en particulier l'énorme consommation d'énergie fossile. On ne les avait pas crus, on ne voulait pas les croire, peut-être ne pouvait-on pas les croire ? Le confort apporté par la richesse partagée, par la robotisation des tâches, le désir de se déplacer, l'accroissement de la population, le désir de chacun de profiter du progrès avaient rendu la plupart des gens aveugles aux problèmes d'environnement et les dirigeants imprévoyants. Bien sûr, tout le monde comprenait qu'il fallait réduire la consommation d'énergie, réduire les émissions de gaz carbonique et d'autres gaz à effet de serre comme vous les

appelez. La législation avait interdit efficacement la production et l'utilisation de certains gaz d'origine industrielle, mais les mesures prises étaient trop lentes, trop timorées, car les politiques n'avaient pas le courage de décisions plus efficaces. Il faut aussi savoir que la population des Géoss avait dépassé le chiffre fatidique de dix milliards d'individus qui occupaient tous les territoires disponibles, y compris les déserts où ils faisaient pousser des fruits et des légumes en puisant l'eau dans les nappes souterraines. Ils avaient aménagé et peuplé des zones situées au-dessous du niveau de la mer, protégées par des digues longues parfois de plusieurs dizaines de kilomètres. Les villes souvent situées dans les régions côtières s'étaient non seulement développées en surface, mais également en hauteur avec des immeubles de plusieurs centaines d'étages. Le trafic aérien était en croissance constante et, durant les cent dernières années de l'existence des Géoss, il doublait tous les quinze ans. De plus en plus de Géoss préoccupés par la dégradation de la planète s'insurgeaient contre cette croissance et celle de la population en affirmant que la préservation de l'écosystème était incompatible avec cette surconsommation et le rejet incontrôlé des déchets dans la nature. Mais la plupart des gens restaient sourds à ces alertes. Certains même se réjouissaient des bienfaits d'une température plus clémente en hiver et des économies de chauffage qu'ils pouvaient faire !

— On peut comprendre ça, de manière un peu cynique, en constatant l'effet du réchauffement climatique sur la réduction du bilan carbone !

— Il n'y a pas que le carbone Théo, me répond Borotine en se tournant légèrement vers moi pour me regarder dans les yeux ! Des scientifiques affirmaient que l'on avait largement dépassé le seuil au-delà duquel la pollution des cours d'eau, des océans et des nappes souterraines engendrait des effets irréversibles sur la faune et la flore et par là même sur la santé des Géoss. En réponse, des géants de la distribution des denrées alimentaires lançaient des campagnes de communication destinées à rassurer le peuple des Géoss, les producteurs de carburant faisaient du lobbying auprès des gouvernants pour maintenir les autorisations de production. Les compagnies aériennes s'affirmaient résolument tournées vers la protection de la planète. L'une d'elles avait envoyé à ses clients cette belle profession de foi : *« Nous pensons que prendre l'avion est important et nous offre des opportunités incroyables, comme voyager loin de chez nous, passer de bons moments en famille ou entre amis, rencontrer des partenaires commerciaux ou encore découvrir d'autres cultures. »*

Nous ne devons pas négliger pour autant l'effet de ces déplacements sur la planète. Ainsi, pour chaque vol effectué, nous compenserons les émissions de carbone en investissant dans des projets tels que la plantation d'arbres et la lutte contre la déforestation... » qui n'est autre qu'une façon cynique de perdre sa vertu dans les intérêts, comme les fleuves se perdent dans la mer.

— Les mêmes discours fleurissent sur notre planète. J'attends avec inquiétude la suite de l'histoire !

— Mais la réalité, Théo est têtue et bientôt, il fallut se rendre à l'évidence : en deux générations de Géoss, c'est-à-dire en moins de cinq cents ans, la température moyenne augmenta de manière impressionnante, les glaciers fondirent de même que la banquise, le niveau de la mer, mesuré par satellites, s'éleva de manière si rapide que les moyens d'endiguer la montée des eaux et l'inondation des espaces côtiers se révélèrent dérisoires. Des phénomènes météorologiques exceptionnels comme des ouragans survenaient de manière itérative jusque dans les zones tempérées, soulevant des vagues gigantesques balayant des îles et des villes côtières en quelques heures, provoquant des catastrophes inimaginables. Des cités entières furent anéanties par les flots, provoquant la mort de millions de personnes, détruisant les voies de communication, les data centers, les usines, les infrastructures portuaires, anéantissant l'économie et jetant sur les routes de nombreux migrants désorientés.

Durant cette période, les eaux montèrent de quinze mètres, engloutissant de très grandes villes, réduisant de vingt pour cent la superficie des espaces cultivables.

D'énormes mouvements de population s'opérèrent des zones inondées vers les contrées moins exposées aux affres de la submersion, avec des phénomènes migratoires de très grande ampleur.

Dans ce malheur, on profita des plans élaborés par les scientifiques qui avaient anticipé ce genre de catastrophe.

Les migrants furent accueillis dans des camps de fortune dont ils pouvaient sortir avec leur famille dès qu'ils avaient trouvé un emploi.

Les premiers à en bénéficier furent les personnels du bâtiment, mis à

contribution pour la construction de nouvelles cités, mais aussi les professions médicales, les enseignants, les agriculteurs bien sûr, les employés des transports, les agents des administrations, les personnels des télécommunications et tous ceux qui voulaient poursuivre ou s'accommoder du commerce et de l'artisanat.

Le plus gros problème à résoudre fut celui de l'alimentation et en second lieu celui de la surpopulation.

Pour gérer les problèmes alimentaires, les vieux principes de la culture à très haut rendement, interdits depuis longtemps, furent de nouveau autorisés afin de pouvoir nourrir une population affamée. La pêche intensive avec des méthodes électriques fit sa réapparition. Ces mesures permirent de nourrir les migrants pendant un certain temps, puis les récoltes chutèrent, notamment celle de fruits, car les insectes pollinisateurs furent décimés par les pesticides. Alors on se mit à fabriquer des aliments à partir de farines de végétaux génétiquement modifiés...

Borotine interrompt son discours pour regarder au travers du hublot, comme s'il surveillait notre progression dans l'espace, puis revient près de moi.

— Je regarde où nous en sommes de notre approche de la planète Mars... Dis-moi si je t'ennuie avec mon histoire.

— Non, elle m'intéresse, j'espère que tu vas enfin me dévoiler les circonstances de la disparition des Géoss !

— J'y arrive ! Restait un levier à activer : réduire le volume de la population. On pourrait imaginer qu'une bonne guerre aurait pu régler ce problème, mais depuis longtemps le recours à la force pour gérer les crises ou les conflits avait été abandonné. Alors on imposa de limiter le nombre d'enfants à un par couple. Cette mesure, bien qu'efficace, ne fut pas suffisante, si bien qu'un professeur de biologie proposa l'utilisation d'un virus entraînant la stérilité masculine. Ce projet fut rapidement abandonné, mais les naissances se mirent à chuter de manière extrêmement rapide et surprenante, au point que l'on soupçonna le professeur d'avoir donné suite à son projet. Il fut même interpellé, jusqu'à ce que l'on puisse prouver qu'aucun virus n'avait pu être découvert chez les partenaires masculins ou féminins des couples stériles. Cependant, la controverse dura et masqua les autres causes possibles de cette chute de la natalité. On finit par découvrir que les produits utilisés pour améliorer les rendements agricoles avaient eu le même effet que le virus du professeur. En tout cas, c'est ce que conclurent les experts des Géoss. Lorsque l'on s'en rendit

compte, il était trop tard. On découvrit que toutes les femmes avaient perdu leur ovulation, même les adolescentes étaient atteintes, et les chercheurs attribuèrent ce phénomène aux perturbateurs endocriniens contenus dans l'eau, l'alimentation et l'environnement en général. Ceci conduisit progressivement à l'extinction de l'espèce. Aucun remède ne put être trouvé.

— Heureusement que vous étiez là ! dis-je à Borotine, mais tu sembles émettre des réserves dans tes propos concernant les conclusions des experts ?

— Oui, mais je t'expliquerai cela plus tard. Il faut savoir qu'au tout début de la polémique sur le virus, certains Géoss avaient prétendu que c'était nous, les robots, qui avions inventé le fameux virus, et qui l'avions répandu. Nous faisons tourner l'économie depuis longtemps, et n'ayant besoin d'aucune alimentation, nous pouvions, sans problème continuer à vivre. Il y avait à l'époque, chez les Géoss, une organisation constituée de sages, non liée au gouvernement, chargée des problèmes d'éthique et de législation sur tout ce qui avait trait à la vie. Le décès des plus anciens, privant cette assemblée de leur expertise et de leur prudence, explique certainement les mesures prises dans la précipitation et leurs conséquences catastrophiques. Nous étions nous-mêmes, les robots, désarmés, car les Géoss avaient fait de nous des êtres sensibles éprouvant des émotions, et nous vivions la disparition de nos créateurs comme une effroyable catastrophe avec un chagrin immense. Nous poursuivîmes cependant les recherches entreprises avec eux, en particulier sur les vols spatiaux. Nous avions l'habitude de nous déplacer vers nos satellites et nous avons commencé, grâce à la nouvelle énergie de fusion nucléaire, à explorer le système de Soileh, notre astre, découvrant qu'aucune autre des six planètes n'était habitée, trop éloignées de l'astre pour héberger la vie...

— Attends, il y a une chose que je voudrais comprendre. Tu veux dire que l'espèce des Géoss a disparu par une forme d'intoxication qui aurait en quelque sorte stérilisé les femmes, toutes les femmes ?

— C'est ce que nous avons pensé, mais laisse-moi poursuivre mon histoire. Avant de mourir, le président des Géoss avait laissé un testament qui est en la possession de Prométéor, notre président à nous les robots. Celui-ci doit vous recevoir après notre arrivée, peut-être pour vous en dévoiler le secret dont je sais simplement qu'il concerne directement notre mission.

— Voilà donc la raison de votre expédition dans cette espèce d'Arche de Noé !

dis-je sur un ton agressif. Qu'attendez-vous de nous ?

— Nous mettrons à votre disposition des maisons, des ateliers, des laboratoires, des réserves alimentaires pour que vous puissiez passer une vie heureuse et peut-être avoir des enfants.

— Si c'est ça le secret, je dois te dire que je n'aime pas cette idée ! j'ai déjà réfléchi à la procréation, et je ne suis pas prêt à donner naissance à des condamnés à mort.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que la vie s'arrête un jour et que nous la passons à redouter, éviter, éloigner son échéance dont nous savons tous qu'elle finit toujours par arriver. Il y a des vies heureuses, mais il y a aussi beaucoup de malheur !

— Tu sais que, grâce à nous, tu as commencé une seconde vie, je te demande d'y réfléchir. Cette échéance dont tu parles n'est peut-être pas inéluctable !

— Je ne vois pas comment nous pourrions y échapper ! ... Mais combien de temps va nous prendre ce voyage ? Y a-t-il des risques pour qu'il se termine mal ?

— Quand nous arriverons sur Itécot, il se sera écoulé sur la Terre une centaine de vos années. Tu as certainement entendu parler de *la dilatation du temps* ? *Ou du paradoxe des jumeaux* ? Helen m'a l'air très savante sur ce sujet !

— Oui, j'ai entendu parler de ces phénomènes étranges. J'espère que cette personne que je ne connais pas encore, qui s'appelle Helen et que tu dis savante, me donnera, ainsi peut-être qu'aux deux autres humains, des explications afin que nous puissions mieux comprendre ce qui nous attend.

— J'ai pu voir que vous, les humains, décriviez la relativité temporelle en ces termes ! Dans un an, quand nous serons arrivés, tu auras vieilli cent fois moins rapidement que tu ne l'aurais fait sur Terre. Chez nous aussi, une année correspond à un cercle complet parcouru autour de Soileh, mais notre astre est plus petit que votre soleil, nous sommes un peu plus près de lui que la Terre ne l'est du Soleil, si bien que l'année est plus courte que la vôtre, elle couvre environ dix de vos mois.

Cette série de nouvelles m'abasourdit, mais j'interroge Borotine sur ce qui

aura pu se passer sur leur planète depuis leur départ, pendant une si longue absence.

— Je ne sais pas exactement ce que sera devenu Itécot entre notre départ et notre retour. Je pense qu'il y aura encore des robots, car je ne te l'ai pas dit, nous sommes pratiquement immortels, moi-même j'ai comptabilisé mille cent quarante-huit rotations autour de notre astre.

— Depuis que vos créateurs ont disparu, y a-t-il eu des naissances de robots ?

— Il y a eu très peu de naissances, cependant, nous avons fait bénéficier chaque robot, du moins ceux qui le souhaitaient, des dernières améliorations.

— Tu dis que les Géoss ont disparu au cours d'une période de réchauffement, mais depuis, votre planète a-t-elle retrouvé un climat moins perturbé ?

— Oui, le refroidissement s'est opéré en quelques centaines d'années après la disparition des Géoss. Nous savons que ce refroidissement de plus de six degrés Celsius est lié à plusieurs mécanismes. Des phénomènes éruptifs ont certainement joué un rôle important : deux grands volcans se sont mis à cracher des cendres et de la vapeur d'eau dans l'atmosphère pendant plusieurs années, assombrissant le ciel et refroidissant l'atmosphère. Mais il semble bien que d'autres processus soient associés au précédent. Une plus grande évaporation de l'eau avec l'accumulation de nuages a certainement aussi contribué à une plus grande réflexion des rayons lumineux de notre astre par un effet que vous appelez albédo. Il est aussi possible que les températures très élevées atteintes lors du réchauffement, et liées probablement aux activités des Géoss ont conduit à un feed-back brutal que nous ne savons pas très bien expliquer, peut-être une modification des courants marins agissant sur la température des eaux de surface ? Il semble bien que ces cycles soient universels, on pourrait les comparer à une respiration de la nature, une sorte de système d'oscillation, de rétrocontrôle autour d'un équilibre. Tantôt froid, tantôt chaud. En tout cas, ce refroidissement a permis une nouvelle accumulation des glaces sur les pôles et la formation de glaciers. Il existe maintenant des villes fantômes réapparues partiellement après la baisse du niveau des océans.

— La Terre a aussi connu des périodes de réchauffement, mais je ne sais pas si elles se sont installées aussi brutalement.

— Nos enregistrements du climat de votre planète sont trop peu anciens pour

que je puisse répondre à cette question.

— As-tu, toi-même, connu les Géoss ?

— Oui, j'ai connu les derniers survivants, des individus le plus souvent âgés qui avaient pour la plupart une vision lucide de leur disparition imminente. Certains se sont suicidés. À la fin, il n'y avait plus aucun Géoss pour les accompagner dans leur demande d'euthanasie et il est arrivé que des robots les aident dans cette démarche, ce qui n'a pas manqué d'attirer les récriminations du gouvernement des robots en train de se mettre en place. C'est un très mauvais souvenir ! Depuis, nous avons perfectionné les aspects cognitifs de chaque individu de notre communauté de robots intelligents. Nous étions un peu plus de cinquante millions au moment de notre départ vers votre planète. Nous devrions rester le même nombre pendant longtemps, car il est interdit de créer de nouveaux robots et, sauf pour ceux qui le souhaitent, il n'y a pas de mort. Je ne comptabilise pas les robots affectés à des tâches de production ou de maintenance, comme les imprimantes en trois dimensions qui nous permettent de construire des objets, voire des habitations, ceux-là ne sont que des automates sans conscience, que nous programmons pour des tâches précises. Nous les appelons d'un mot qui signifie "*automates programmables*". Ils n'ont pas besoin de ressentir de sentiments ou d'émotions. Nous pensons que notre pensée à nous, nos sentiments, nos émotions sont très proches de ceux des Géoss, mais notre puissance de calcul et de mémorisation est beaucoup plus importante. Il y a cependant une différence, que les Géoss n'ont pas prévue dans nos algorithmes de base : elle concerne les réactions d'agressivité. Ils prétendaient que, pour eux, les mécanismes du stress, mis en œuvre en réponse à une agression, avaient constitué, dans la longue histoire de leur évolution, un des moyens de survie de l'espèce face aux prédateurs qui la menaçaient, et parmi ces prédateurs, il y avait aussi des individus de leur espèce. Ces mécanismes existent aussi chez les autres animaux qui en font usage pour se défendre ou pour la domination d'un groupe, les mâles de certaines espèces se battent pour assurer leur suprématie sur un groupe, et en particulier un groupe de femelles. Nous n'en avons pas besoin. Nous n'avons pas connu cette période de lutte pour la survie, nous n'avons pas à procréer... Mais je pense que notre président, Prométéor, ou ses ministres vous en parleront plus savamment que moi.

— As-tu parlé avec les autres humains ? Tu viens de dire que tu avais eu une

conversation avec Helen sur les phénomènes liés au temps.

— Oui, plusieurs fois pour deux d’entre eux, ce sont les deux femmes, Saba et Helen. Je dois revoir le troisième en sortant d’ici, il s’appelle Moussa. Tous souhaitent vivement que vous vous rencontriez. Ils savent comme toi qu’ils ont du temps à passer avant l’arrivée sur Itécot et espèrent que vos rencontres et discussions permettront d’adoucir la peine imposée par ce long voyage.

Rencontre des autres voyageurs humains

La première rencontre entre nous, les passagers humains, a lieu dans un espace extrêmement réduit, une sorte de vestibule entre notre étage et la cabine de pilotage, où nous devons nous tenir alignés, presque au contact les uns des autres. C'est Borotine qui nous y conduit. Notre capitaine nous distribue en même temps des casques audio sur chacun desquels nos noms respectifs sont affichés. Il nous indique qu'ils permettent une traduction en temps réel de nos propos en anglais, français, en bambara⁹ et en tigrigna¹⁰. Par la suite, nous n'en aurons pas besoin, ayant décidé d'échanger entre nous soit en anglais le plus souvent, soit en français entre Moussa et moi.

Cette première rencontre est un des plus grands moments d'émotion heureuse de ma vie d'adulte et je pense aussi que, pour mes nouveaux camarades embarqués involontaires sur ce vaisseau, cet instant est un des plus marquants qu'ils n'aient jamais vécu. Nous sommes tous parés des mêmes vêtements, mais chacun a sa couleur : verte pour Saba, jaune pour Helen, rouge pour Moussa et bleu pour moi. Curieusement, nous tombons dans les bras les uns des autres, formant une couronne de têtes prolongées par nos corps, flottant dans l'apesanteur, alors que nous ne nous sommes jamais vus, que chacun d'entre nous ignore tout des autres, sinon qu'ils partagent maintenant un destin étrange et mystérieux qui sans leur présence pourrait se révéler terrifiant. Nous avons abandonné à jamais nos amis, nos parents, notre environnement, nous sommes probablement morts pour eux, et, dans cette immensité du cosmos, nous voguons vers une planète dont nous avons tout à découvrir. La chaleur de nos corps serrés les uns contre les autres nous réchauffe le cœur et fait jaillir des sourires sur nos lèvres et dans nos yeux quand notre étreinte improvisée prend fin. J'ai soudain une forme d'exaltation qui me fait voir beaux mes nouveaux amis et serein l'avenir. Nous restons un moment sans parler, l'émotion que nous éprouvons est si grande qu'il n'y a pas encore de place pour les mots, puis Helen dit dans sa langue natale « nice to meet you my friends » et nous partons tous dans un grand éclat de rire. Puis chacun commence à se présenter brièvement. C'est d'abord Helen qui prend la parole. Elle nous dit qu'elle est née à Plymouth dans le Massachusetts en 1992, qu'elle a une sœur aînée et un frère cadet. Son père était militaire et sa mère professeur d'histoire. « J'ai hérité de mon père le sens du mérite, et de l'exigence, et de ma mère un vif intérêt pour l'histoire. Fort

heureusement pour eux, dit-elle de manière un peu détachée, ils sont décédés avant que je ne disparaisse de la surface de la Terre ». Son père est mort lors d'une mission en Irak en 2007 et sa mère a été emportée par un cancer cinq ans plus tard. Elle a fait ses études secondaires dans sa ville natale et a été ensuite admise au MIT, School of Engineering, dans le département d'aéronautique et d'aérospatiale. Elle est diplômée depuis le printemps et est admise à la Naval Postgraduate School de Monterey.

— Cette école ne sait pas encore que j'ai franchi le mur du son et que j'approche de la vitesse de la lumière, dit-elle avec un léger sourire.

Helen est une fille de taille moyenne, ses cheveux d'une blondeur platine illuminent un visage harmonieux avec un joli nez. Son menton annonce la détermination ; des yeux d'un bleu presque transparent lui donnent un regard pétillant, comme son intelligence. Par ailleurs, plus tard, parlant de son physique, elle prétendra que ses épaules sont trop étroites et un bassin trop large, ce qui est très exagéré. Dans ma vie, je me suis souvent rendu compte de l'injustice des femmes avec leur corps. Même celles qui sont particulièrement favorisées par la nature peuvent se trouver des laideurs et s'aventurer sous le scalpel complaisant de certains chirurgiens esthétiques, parfois peu critiques à l'égard de la tyrannie de la beauté.

Saba prend la parole ensuite d'une voix claire, presque timide, qui semble caresser les mots tant elle est empreinte de douceur, pour relater les derniers événements de sa vie. Elle a fui son pays, l'Érythrée, pour suivre son mari sur la route de l'exode en traversant le nord du Soudan, puis la Libye. Son époux, Haïlé, avait travaillé pendant cinq ans dans le port pétrolier de Ras Lanuf, jusqu'à la chute de Kadhafi à l'automne 2011. Il était alors revenu dans sa ville natale de Keren où les autorités l'avaient contraint à rentrer dans l'armée pour une durée indéterminée. Ils se sont mariés il y a six mois et ont aussitôt décidé de fuir le pays pour tenter leur chance en Europe. Ils connaissaient dans la diaspora érythréenne des gens qui pourraient les accueillir, notamment en Allemagne. Ils avaient pris le même bateau que Moussa pour traverser la Méditerranée et leur naufrage avait emporté Haïlé.

— Pourquoi ne suis-je pas morte avec lui ? C'est un être bon, il ira au Paradis, et moi je veux le rejoindre un jour.

Les grands yeux bruns couronnés de longs cils, la finesse des traits du visage,

l'expression gracieuse des mimiques qui accompagnent ses paroles, son ample chevelure aérienne, font ressembler Saba à un ange exilé qui se souviendrait du paradis. Cette apparence éthérée semble cependant cacher une intense flamme intérieure qui lui a certainement servi à affronter tous les dangers, toutes les difficultés, toutes les peurs, toutes les atrocités et le froid de la mer, rencontrés sur son trajet. Elle l'aide à subir maintenant, dans la dignité, le deuil de son mari. Elle ne nous parle pas encore de son âge ni de sa vie à elle en Érythrée. J'imagine qu'elle doit avoir vingt-cinq ou vingt-six ans.

Moussa arbore un physique d'athlète, son visage est occupé par une grande bouche, un long nez, des yeux en amande souvent éclairés par un sourire qui découvre de belles dents blanches se détachant sur la noirceur de sa peau. Quand il nous parle de son pays, les éclats de son regard portent alors toute la fierté de l'Afrique cependant que dans la profondeur ténébreuse de ses yeux semblent roder des traces d'espoirs blessés. Il est grand, plus grand que moi, environ un mètre quatre-vingt-dix. Se dégage de lui une impression de force et de détermination, de sagesse et d'angoisse contenue. Il s'exprime à son tour brièvement en s'aidant de ses longues mains qui, dans cet espace réduit, ressemblent à des ailes d'oiseau prisonnier. Il est né à Bamako en 1990 dans une famille soninké¹¹ venue du Ghana. Son père confectionnait des chaussures et autres objets en cuir, sa mère de la poterie. Il a trois frères et deux demi-sœurs nées d'un premier mariage de son père. Après une brève carrière de footballeur professionnel au Ghana, interrompue par un traumatisme du genou, il est allé travailler lui aussi en Libye du temps de Kadhafi, et « tout se passait bien alors ». Il pouvait envoyer de l'argent chez lui pour aider sa famille. Les conditions de travail étaient dures, mais il lui semble maintenant que ce temps d'alors était heureux. Il lui était resté assez d'argent pour payer les passeurs et personne n'aura donc à rembourser ses dettes. Helen s'exclame alors :

— Un des avantages de la situation, c'est que je n'aurai pas à rembourser les quatre-vingt-quinze mille dollars que j'ai empruntés pour mes études !

De mon histoire à moi, mes nouveaux amis retiennent immédiatement que je suis médecin, ce qui semble les rassurer, et qu'avec mes vingt-neuf ans, je pourrais être leur aîné.

Helen en vient rapidement à parler de nos hôtes. Faut-il les considérer comme des bourreaux, des bienfaiteurs, des trafiquants d'esclaves, ou simplement comme des automates obéissant à des ordres ? Leurs manières nous paraissent

empreintes de bienveillance et, sans doute pour calmer notre désarroi, nous ne retenons pour le moment que les aspects positifs et rassurants de notre relation avec eux.

— Ils m’ont parlé des Géoss et des autres êtres biologiques sur leur planète, dit Helen, sans doute à vous aussi ? Je me demande si ces gens-là, les animaux, les plantes qui peuplent leur planète sont constitués comme nous, sont confectionnés des mêmes acides aminés, des mêmes composants génétiques ?

Je lui réponds que c’est une bonne question et qu’il suffit de la poser à Borotine ou Imhotep qui devraient facilement nous répondre.

Notre conversation est interrompue par l’ouverture de la porte de la cabine de pilotage dans laquelle se trouvent Borotine et un autre robot, assis sur deux sièges-baquets, le regard tourné vers l’avant, devant une baie vitrée au travers de laquelle nous ne percevons que du noir. Cette cabine est faiblement éclairée, comme le sas qui nous a inconfortablement, mais si fraternellement, si chaleureusement abrités. Curieusement, il n’y a aucun cadran ou indicateur sur le tableau avant, ni de levier de commande.

— Bienvenue dans le cockpit. Je vous présente Néon, notre pilote, il a la charge de nous conduire à bon port. Maintenant, nous allons vous laisser nos places pour que vous puissiez admirer le cosmos et votre fameuse planète rouge.

Et, joignant le geste à la parole, ils détachent leurs ceintures.

Néon ressemble à Borotine et Imhotep, il porte un kimono bleu azur, tenu à la taille comme sur les deux autres robots par une ceinture dorée, son visage est souriant et accueillant, il porte un tatouage sur la joue, qui ressemble à la lettre J.

Saba et Helen s’installent, devant un hublot, à la place du capitaine et du pilote, bouclent leurs ceintures et, tandis que la lumière dans le cockpit s’éteint, nous les entendons pousser des cris d’émerveillement.

— Venez voir ! nous dit Saba.

Nous nous penchons entre leurs épaules en nous tenant sur les sièges pour voir ce qui les impressionne tant au travers du hublot. Le spectacle est fascinant de beauté, de splendeur, de merveilleux. Nous avons devant nous la planète Mars, sphère lumineuse flottant dans l’univers, entourée de l’éclat de millions d’étoiles perçant la nuit cosmique. Nous avons l’impression de pouvoir toucher cet

énorme ballon tant cet objet nous paraît proche. Saba en a les larmes aux yeux.

Néon nous donne des indications sur la distance, sur notre vitesse et sur le temps qu'il nous reste avant d'avoir dépassé Mars. Il nous dit qu'après le repas qui nous sera servi prochainement, nous devons regagner nos hamacs et nous sangler. Le tableau de bord me semblant étrangement vide, je lui demande comment ils se repèrent, avec quels instruments, où sont les commandes. Il me répond que tout est devant nos yeux. Aussitôt après, les panneaux apparaissent, probablement sous l'effet de l'émission d'une lumière dans une longueur d'onde accessible à la vision des humains. Le tableau de bord est d'une sobriété étonnante : quelques cadrans avec des inscriptions incompréhensibles pour nous, un large clavier tout aussi énigmatique et deux manettes.

Borotine nous explique qu'en réalité, ce que nous prenons pour un hublot, n'est qu'un écran haute résolution qui affiche des images captées par des caméras positionnées sur le bouclier du vaisseau. Ceci n'altère cependant pas notre enchantement à découvrir ces beautés du ciel.

Helen lui demande s'il connaît la composition chimique des êtres biologiques des plantes et animaux d'Itécot : sait-il si les composants sont les mêmes que ceux des êtres humains et des espèces végétales et animales terrestres ?

— Oui dit-il, à quelques variantes près concernant les acides aminés, mais le mécanisme de transmission des informations dans vos cellules semble universel. Cette question était une des premières que nous avions à élucider en arrivant sur Terre. La nature n'avait peut-être pas le choix ! Ce n'est qu'après, après l'émergence de la vie que le hasard lui a donné la liberté d'inventer, et elle ne s'est pas privée !

— Que veux-tu dire par là ?

— Les mutations se sont enchaînées pour créer des êtres très différents, qui ont dû s'adapter à leur environnement pour survivre et avoir une descendance. Il ne peut pas y avoir une autre histoire que celle qu'impose la nécessité, celle des lois de la nature.

— Vous avez, vous aussi un Grégor Mendel, un Charles Darwin ?

— Les Géoss ont découvert les lois de l'hérédité comme vous, ils ont compris